3e année - no 68 1 fr. 13 Mars 1932.

POLICE MAGAZINE

LINDBERGH.

Mme LINDBERGH.

L'ODIEUX ENLÈVEMENT DU FILS LINDBERGH

D'audacieux criminels ont enlevé le fils de Lindbergh. Voici le portrait de l'enfant ; à gauche : l'illustre aviateur ; à droite : Mme Lindbergh. Lire, page 13, un article sur cet abominable forfait. *(W. W.)*

DIRECTION
ADMINISTRATION
RÉDACTION
30, Rue Saint-Lazare, 30
PARIS - IXe
Téléphone : TRINITÉ 72-96
Compte chèques postaux : 1475-65

POLICE MAGAZINE
TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS
Remboursés, en grande partie, par de superbes primes.
FRANCE... ... Un an (avec primes). 50 fr. / Un an (sans prime). 37 fr. / Six mois ... ... 26 fr.
ÉTRANGER... Un an ... ... 65 fr. / Six mois ... ... 33 fr.
Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

DISPARITIONS MYSTÉRIEUSES... DESTINS TRAGIQUES...

De l'emmurée vivante à la miraculeuse ressuscitée

Il y a vingt-cinq ans, environ, vivait à Nashua, dans le New-Hampshire, aux États-Unis, une très belle jeune fille, du nom de Blanche Blackman.

Sa réputation était telle qu'on l'avait surnommée la « Belle de Boston », du nom de sa ville natale.

Blanche Blackman vivait heureuse, dans la maison paternelle. Elle passait ses journées à peindre, à faire de la musique et de la broderie. Son emploi du temps était celui de toutes les jeunes filles de la société. En ce temps-là, on ne parlait pas encore de jazz et de charleston !... La Belle de Boston se fiança, un jour.

Et elle annonça à tous ses amis, féminins et masculins, qu'elle s'en allait vivre à l'étranger, son futur mari étant un ingénieur qui voyageait beaucoup.

Elle disparut du jour au lendemain, sans avoir fait ses adieux, sans qu'on la revît jamais. Ses parents eux-mêmes ne reçurent jamais de ses nouvelles et s'en inquiétèrent, à juste titre.

Mais comme, en somme, il n'y avait pas eu tragédie, comme la jeune fille avait paru fort heureuse de convoler en justes noces, la curiosité publique, qui tout d'abord avait été fortement intriguée par cette sorte de fugue, s'apaisa, et bientôt la Belle de Boston fut oubliée.

Son souvenir devait revivre de tragique façon dans toutes les mémoires !

Il y a peu de temps, une équipe d'ouvriers de Nashua reçut l'ordre d'abattre une certaine maison, vieille de quelque quatre-vingts ans, pour qu'à sa place s'élevât un moderne gratte-ciel.

Les travailleurs se mirent à l'œuvre.

Ils en étaient au second étage, quand l'un d'eux s'attaqua à un panneau, qui résista. Il eut beau multiplier les coups de pioche, le bois, très solide, ne voulait pas céder.

L'homme appela quelques camarades à l'aide. Tous ensemble s'attelèrent à la besogne. Bientôt, tout le mur s'écroulait avec un bruit retentissant, dans un nuage de plâtras.

Et alors, quelle vision !...

Dans une cavité, une sorte de profond placard, un squelette apparut, avec son horrible sourire figé !...

La police, immédiatement alertée, fut tout de suite sur les lieux, et un expert fut commis pour examiner la funèbre trouvaille.

La découverte avait fait le tour de la ville. L'émotion était à son comble, d'autant plus que des vieux résidents, accourus à leur tour, s'étaient écriés :

— Mais c'est là qu'habitait la Belle de Boston, qui disparut si singulièrement !...

En poussant plus loin les investigations, on trouva, enfouie sous une couche épaisse de poussière, une photographie de jeune fille, remarquablement belle, qui pouvait avoir environ vingt ans. Quand des amis de la famille — les parents étaient morts dans l'intervalle — se trouvèrent devant le portrait, ils n'eurent qu'un cri :

— C'est bien elle ! C'est Blanche Blackman !

Comment ce squelette était-il venu là? Crime? Accident? Quelqu'amoureux aussi jaloux que désespéré avait-il assassiné la malheureuse jeune fille et caché le cadavre dans le mur?

Mais le squelette ne portait aucune trace de violence...

Et pourquoi la photographie?... Autant de mystères angoissants à résoudre.

La police, après maintes hypothèses, finit par adopter la théorie suivante, qui semble la plus plausible en la circonstance :

Blanche Blackman devait être en train de faire ses malles pour quitter la ville. Elle tenait sa photographie en main et allait, sans doute, la mettre dans quelque valise, quand, à la suite d'un faux pas, elle s'affala contre le panneau, faisant jouer un déclic secret sous le poids de son corps. Le panneau s'ouvrit. Elle bascula à l'intérieur. Automatiquement — hypothèse, toujours, — ledit panneau se referma. Et, durant des heures, peut-être des jours, la condamnée à la mort lente, pleura, hurla sa détresse et son désespoir, derrière le mur qui devait être celui de sa tombe.

Ses parents passèrent peut-être vingt fois, cent fois, devant le mur fatal, sans se douter que leur fille gisait à deux pas, inanimée, agonisant peu à peu.

Mais, alors, une autre question se pose.

Ils durent trouver la chambre en désordre. Ils durent comprendre, eux, que leur fille n'était pas partie. Et jamais ils ne parlèrent de cela, à personne. Jamais ils ne révélèrent que, peut-être, leur enfant avait subi un sort tragique?...

Ils sont morts depuis, avons-nous dit, et personne ne saura jamais ce qui s'est exactement passé.

Qui sait si la théorie de la police n'est pas fausse, et si un drame terrible de famille ne s'est pas déroulé? Les parents s'opposant, par exemple, au mariage, et prêts à tout pour l'empêcher de s'accomplir?

La maison est détruite. Impossible, par conséquent, de vérifier la manière dont fonctionnait le panneau. Une chose est certaine. C'est qu'il y avait une cachette mystérieuse dans cette maison, et qu'une jeune fille y est morte dans d'atroces souffrances.

Ce n'est pas la première fois qu'une tragédie aussi poignante s'est déroulée. En Angleterre, une disparition survenue dans les mêmes circonstances, ou presque, a donné naissance à une légende que l'on se conte au coin du feu, après s'être signé, dans les vieilles fermes de campagne. Cette légende s'appelle « le Mystère de la fiancée au gui ».

Elle est en réalité un récit dont l'authenticité n'est pas contestable, mais que le temps et l'imagination ont peu à peu modifiée, quant aux données exactes.

Voici celles-ci, telles qu'elles ont été rapportées dans les journaux de l'époque, notamment le *Imperial Gazetteer of England and Wales* (le Gazetier imperial d'Angleterre et du Pays de Galles), daté de 1866.

Il était un lord du nom de lord Lovel, à qui appartenait le château de Marvel Hall, près de Winchester, actuellement la propriété de la famille Long.

Le jour même de son mariage, la fille du lord, gaie et mutine, proposa à son fiancé, en le taquinant :

— Nous allons jouer à cache-cache, voulez-vous?

Sans attendre sa réponse, elle disparut. Elle s'était bien cachée.

Pauvre petite fiancée dans ses atours virginaux ! Son fiancé ne la retrouva plus jamais. Et tout le personnel du château, mis en effervescence, lorsque l'heure passa, et que le moment vint de célébrer la cérémonie, s'épuisa en vaines recherches.

Où était-elle passée, la petite Fiancée au gui?

Elle avait soulevé à grand'peine, de ses deux bras mignons et frêles, le couvercle d'un grand coffre, comme il s'en trouve tant dans les vieux châteaux, et, riant de tout son cœur, elle s'était cachée au fond.

Mais le couvercle était retombé avec un bruit si lugubre, qu'elle eut peur. Elle cria... Ses cris furent étouffés.

Elle avait choisi elle-même sa tombe. Destin encore plus tragique que celui de la jeune Américaine, la Belle de Boston, car cette dernière ne s'était murée que par accident.

Des années, et encore des années passèrent... Un jour le coffre fut ouvert. La petite fiancée était recroquevillée dans le fond, tenant entre les doigts, ou plutôt le squelette des doigts, quelque chose de blanc qui tomba en poussière quand on le toucha : un bouquet de fleurs...

Dans le Guide de curiosités de la région, on trouve mention de ce coffre fatal. Il y est dit notamment ceci :

« ... Le coffre qui servit de tombeau à la petite Fiancée au gui devint la propriété du Révérend J. Haygarth, recteur de la paroisse de Upway... »

Et l'on retrouve trace d'un meuble semblable en 1926, dans une salle de vente londonienne — un coffre très lourd en chêne, datant du temps de la Révolution — qui fut vendu pour 14 livres sterling (1 750 francs).

Son acquéreur actuel se doute-t-il du secret?... Sait-il que ces panneaux sourds, aveugles et muets, ont enfermé une créature vivante, qui s'arracha les ongles, les doigts même — on constata que les premières phalanges étaient affreusement meurtries, sur le squelette — et qui lutta jusqu'à son dernier souffle contre la Camarde hideuse?...

Remontons plus loin dans l'histoire. Elle est riche, tragiquement riche en cruautés du destin.

Vers l'an 1400 vivait près de Modane, au palais de la Grille de Reggio, la noble famille d'Orsini. La fille Ginevra était l'orgueil de ses parents et la fleur vivante de la maison.

Vers sa quinzième année, Ginevra, à sa grande joie, devint la fiancée d'un camarade d'enfance, Francesco Doria. Tous deux s'adoraient depuis toujours. L'avenir s'ouvrait devant les deux jeunes gens, parsemé de lumière et de roses.

Le jour de la célébration des fiançailles, le chevalier Orsini, les yeux resplendissants d'allégresse, leva sa coupe en l'honneur des fiancés.

La coupe ne fut jamais bue. Le chevalier la reposa brusquement, en cherchant quelqu'un des yeux :

— Ginevra? Où est Ginevra?...

Elle n'était pas là. Bah ! Une innocente plaisanterie enfantine ! Elle apparaîtrait tout à l'heure !... Mais il fallait qu'elle fût là pour répondre aux souhaits de bonheur de son père !

Tout le monde se leva et commença à chercher la jeune fille.

Les sourires qui animaient les visages s'éteignirent peu à peu.

L'impatience, puis le doute, puis l'angoisse, envahirent les assistants. Dans le palais, on entendait les voix qui appelaient, avec, de minute en minute, une émotion grandissante qui les rendait plus rauques :

— Ginevra?... Où es-tu?... Ginevra? Réponds ! Réponds, Ginevra?...

Hélas ! Ginevra était perdue à tout jamais...

Le cœur brisé, le fiancé Francesco quitta le pays et s'engagea pour combattre les Turcs, afin de s'étourdir et oublier sa peine...

Il ne revint pas.

Le père, le chevalier Orsini, devenu fou, hanta la maison jusqu'à sa mort, et on le voyait à toute heure de la journée parcourir les salles et les halls, criant, sanglotant sans arrêt :

— Ginevra... Ma petite Ginevra...

Il fallut cinquante ans pour que la vérité fût découverte.

Le Palais était passé en d'autres mains. En procédant à des modifications d'ameublements, on déplaça un vieux coffre. Il était en très mauvais état, et le fond céda.

Des ossements épars roulèrent à terre, et on reconnut avec horreur ce qui avait été le squelette d'une jeune fille, entouré de lambeaux de robe de soie blanche.

C'était Ginevra.

En France aussi, nous avons eu un cas de disparition qui s'est toutefois terminé de manière plus heureuse.

C'était sous le règne de Louis XV. Un vieux marchand fort riche avait obligé sa fille à épouser un de ses confrères, presque aussi âgé que lui, afin d'unir leurs deux fortunes. Les sentiments de la pauvre enfant?... Il n'en était nullement question !

Le jour fixé pour les épousailles arriva. La jeune fille devint malade et bientôt elle tombait en catalepsie.

Son cœur avait cessé de battre. Tout son corps offrait la rigidité de la mort. Les docteurs qui la soignaient en conclurent à une issue fatale, et au lieu de sonner pour un mariage les cloches de l'église s'apprêtèrent tristement pour le glas.

On plaça le cercueil dans un caveau provisoire. Ledit cercueil n'était pas encore vissé. C'est ce qui sauva la vie à la jeune fille.

Elle s'éveilla au milieu de la nuit. Elle fut horrifiée de se trouver là et prit la fuite. Ses pas la conduisirent vers la maison de son aspirant mari. Avant d'entrer, elle hésita et mit le visage contre le carreau. L'homme était assis au coin du feu.

Levant la tête, il vit cette forme encore revêtue de son linceul et bondit sur ses pieds. Il se signa avec terreur et d'une voix chevrotante essaya de chasser la vision :

— Arrière, fantôme !... Retourne dans tat ombe !

Il croyait voir le fantôme de sa femme !...

Elle courut alors à la maison de son père. La même scène se répéta.

Alors que fit-elle?... Vous l'avez deviné !

Elle alla demander refuge à l'homme qu'elle aimait, un pauvre artisan. Ce dernier ne fut pas long à constater qu'il tenait entre ses bras une forme bien vivante et l'accueillit avec des transports de joie.

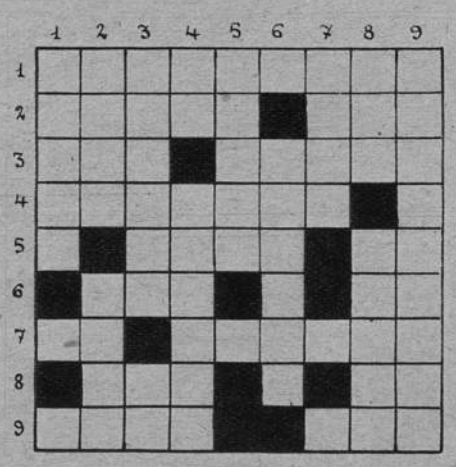
Le lendemain, tout le village était au courant, et chacun s'empressa d'apporter ses félicitations à la ressuscitée.

Le mieux est que, lorsque le vieux marchand sut sa fiancée bel et bien vivante, il la réclama au jeune homme par les voies judiciaires ! Il faut croire que les magistrats, sous Louis XV, avaient le sens de l'équité, car, non seulement ils décrétèrent qu'elle appartenait à celui qu'elle aimait, mais ils ordonnèrent en outre le transfert, au profit de ce dernier, de la fort jolie dot qu'avait donnée le père !...

HENRY MUSNIK.

Les Mots croisés de " *Police-Magazine* "

Problème.



Horizontalement :

1. Il maintient l'ordre dans les rues de la cité.
2. Enveloppe dure d'un fruit. — Exclamation.
3. Fureur poétique, si tant est qu'une fureur puisse être poétique. — Compagne d'un ruminant gracieux et élancé.
4. Végétal fournissant une matière colorante jaune.
5. Trancher proprement le fil des jours, comme le faisait la Parque Atropos. — Article arabe, employé en géographie.
6. Trois fois. — Possessif.
7. Préfixe d'adjonction. — Nom vulgaire d'une espèce de thon.
8. Volonté alliée au caprice. — Abréviation courante.
9. Frayeur subite ressentie. — Consomme.

Verticalement :

1. Elle varie selon le degré de culpabilité.
2. Couleur brune. — Au magistrat.
3. Roi d'Ithaque et père d'Ulysse. — Ruisselet champêtre.
4. Désigne une personne ou une chose. — Accomplir son temps de punition.
5. Bel arbre d'Asie.
6. La pointe du jour.
7. Fort utile chez l'être humain ; comment ferait-il sans elle ?
8. Beau département français. — Des émotions bien naturelles, qui se dissiperont.
9. Ce mot désigne, en général, les Pays-Bas ou la Hollande.

J. DE MARCILLAC.

Solution du problème précédent :

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
1	D	E	I	B	L	E	R	■	R
2	E	■	O	U	E	D	■	D	O
3	V	A	U	R	I	E	N	■	U
4	A	L	L	O	■	N	E	R	F
5	L	I	E	N	Ş	■	T	E	■
6	I	■	R	■	L	A	T	T	E
7	Ş	E	■	L	A	M	E	E	■
8	E	T	R	A	V	E	■	N	E
9	R	E	A	■	E	R	B	U	E

la vie scélérate de JACK DIAMOND

La Bourse de New-York. (W. W.)

Une curieuse photographie du quartier de Wall Street, à New-York. Au fond: *la tour, haute de 325 mètres, du building de la nouvelle banque de Manhattan.* (K.)

Voleur, assassin de femmes, tortionnaire et mouchard

« Mais heureusement que mes hommes et moi allons intervenir, de façon que vous ne risquiez rien ! En échange de quoi vous aurez dorénavant à me verser le quart de vos bénéfices ! Et, si ça ne vous plaît pas, alors, ce sera la moitié que vous devrez « raquer ».

« Demain, mon expert comptable viendra examiner vos livres ! En attendant, vous allez m'avancer une petite somme... cinq mille dollars, par exemple !

Que répondre à une invite aussi chaleureuse ? Tenanciers, patrons de tripots ou de bars clandestins n'avaient qu'une seule chose à faire : accepter. Ils acceptaient, quittes à augmenter leurs prix.

Jack Diamond avait de l'imagination. Il ne s'en tint pas là. Il se rappelait comment avait fait fortune son cousin par alliance Factor — celui qu'il avait poursuivi vainement en Europe.

Factor avait gagné des millions en vendant au public américain et anglais, à des prix astronomiques, des actions, des obligations, parts bénéficiaires d'affaires inexistantes. Et il n'était pas le seul à avoir agi ainsi.

Jack Diamond, patiemment, établit une liste des principaux « suckers », suceurs de l'épargne publique, des banquiers véreux, des *brokers* marrons et autres « phynanciers » du même acabit, dont la spécialité était de repasser au public des actions de mines de fromage dans la lune, de compagnies de navigation qui n'avaient pas de navires, d'usines qui n'existaient que sur le papier — et pas toujours — et autres fariboles.

A cette époque — qui n'est pas éloignée de nous ! — New-York était submergé par un flot d'actions et d'obligations sans aucune valeur. Le mot d'ordre était « prospérité » !

Les employés désertaient leurs bureaux, les dactylos leurs machines, les ouvriers leurs usines pour courir au Stock-Exchange — à la Bourse — et jouer à la hausse.

Jamais les titres n'avaient été si hauts. Dès que les actions d'une nouvelle affaire étaient introduites à la Bourse, elles montaient, que l'affaire fût bonne ou mauvaise, ancienne ou inexistante. On achetait à n'importe quel prix, pour revendre encore plus cher !

Pour faire fortune, c'était simple : louer une pièce meublée, avec un téléphone. Puis publier quelques annonces faisant connaître au public qu'on lançait une nouvelle et merveilleuse affaire.

Les souscripteurs, aussitôt, affluaient chez les « suckers ». Certains se sont flattés d'avoir vendu, rien que par téléphone, pour plus de cent mille dollars à l'heure de titres sans valeur !

Ces honnêtes « suckers » trouvaient la vie belle. Et ils l'embellissaient encore en ne se refusant rien. On les voyait gaspiller follement dans les boîtes de nuit les dollars si facilement « pompés » aux imbéciles. C'étaient maintenant les meilleurs clients des établissements dont Jack Diamond était devenu l'associé.

Les filles les choyaient et, le lendemain, faisaient connaître leurs confidences à leur maître : Jack Diamond.

V. — Jack Diamond chez les « phynanciers »

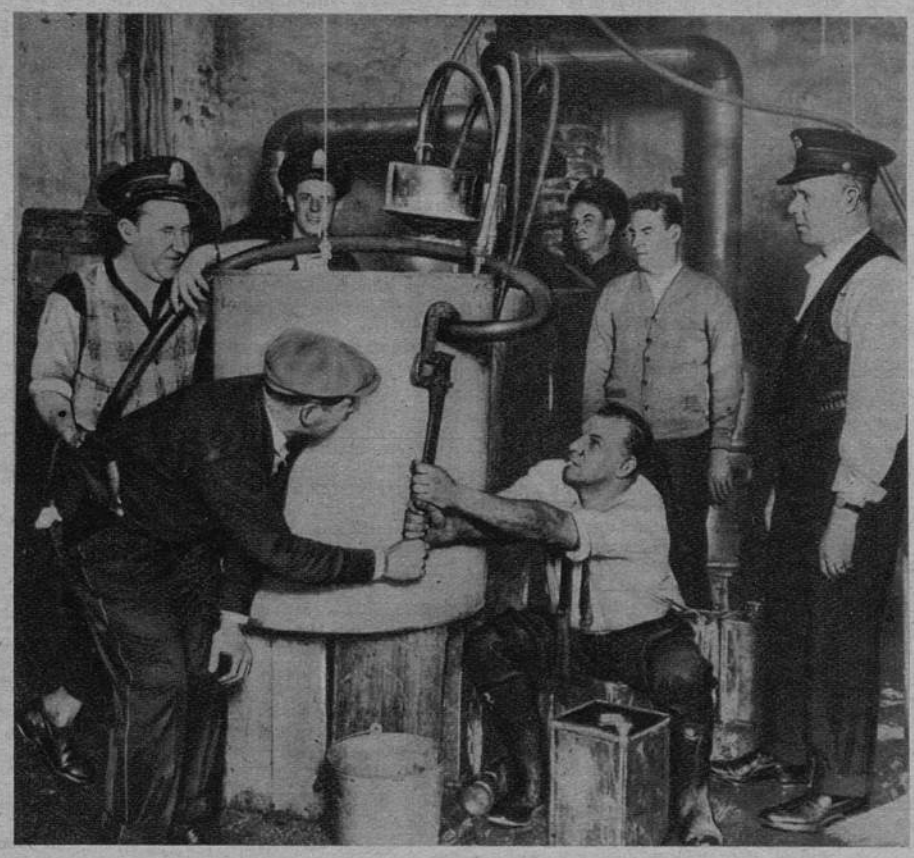
Contrairement aux loups qui ne se mangent pas entre eux, nous avons vu que les gangsters se plaisent à faire « cracher » à d'autres voleurs, escrocs, cambrioleurs ou faussaires, le produit de leur profitable industrie. Les risques sont nuls, et chacun sait que les voleurs sont généralement plus munis d'argent que les honnêtes gens ! Jack Diamond devait souvent s'en souvenir !

Son engagement parmi les « gros » chargés de protéger Rothstein avait fortement accru son prestige. C'était maintenant un homme « arrivé », qui traitait d'égal à égal avec de « big guys » tel qu'Eugène Moran. Aussi ne se privait-il pas de se poser en « bras droit » de Rothstein et de faire étalage de ses grandes relations.

Pour mieux être à même de « protéger » Rothstein, et aussi pour se protéger lui-même — car il n'a jamais brillé par le courage ! — il s'était entouré d'un lot de petites crapules de seconde zone, dont il fallait payer le dévouement.

Diamond se mit donc en chasse. Ce fut facile. Il s'en fut successivement dans tous les grands clubs, dans les boîtes de nuits, dans les tripots clandestins, dans les maisons de prostitution. Et il tint aux patrons et tenanciers de ces honorables établissements un petit discours qui était toujours sensiblement le même :

— Well ! Je suis avec vous, moi... je suis votre allié ! Je suis votre associé ! Je connais quelques types dangereux qui ont décidé de vous enlever pour vous faire suer une de ces rançons après laquelle il ne vous restera plus qu'à aller chanter à l'Armée du salut !



A gauche : *Tout fut détruit ou confisqué.* (W. W.)

Il s'agissait d'exploiter une fabrique de champagne de contrebande. (W. W.)

Et quelles confidences ! A demi ivres, les escrocs, un verre de champagne en main, une « poule » sur les genoux, racontaient comment ils avaient « séparé plusieurs imbéciles de leurs dollars ». Ils se faisaient gloire de leurs exploits. Et la fille qui les caressait, les encourageait, les flattait, faisant entendre des exclamations admiratives. Elle apprenait ainsi l'adresse du « sucker », son nom, les noms des titres qu'il vendait, ses façons de les vendre et jusqu'au chiffre de ses bénéfices.

Et, le jour suivant, notre « banquier », qui avait encore mal aux cheveux des orgies de la nuit, entendait arriver dans son antichambre deux élégants gentlemen qui refusaient de faire connaître au planton le motif de leur visite et insistaient pour voir immédiatement le patron, personnellement.

Ce dernier, intrigué, jetait alors un coup d'œil sur les cartes de visite qui venaient de lui être passées. Il y lisait :

M. John T. Diamond.

M. Charles Greene.

Au cas où il connaisait ces deux noms, il se précipitait dans l'antichambre et accueillait ses deux visiteurs avec l'enthousiasme d'un père qui retrouve ses fils qu'il croyait perdus.

Mais, le plus souvent, les noms de Diamond et de Greene n'évoquaient rien de particulier pour lui. Il pensait seulement :

— Un couple de poires ! Faites-les entrer !

Mais, soit qu'il connût les noms de ses visiteurs ou qu'il les ignorât, la scène se terminait toujours de la même façon.

M. Diamond et M. Greene, marchant sur les luxueux tapis, pénétraient dans le somptueux bureau, non sans évaluer des yeux les objets d'art, et les meubles exposés autour d'eux.

Après quoi ils échangeaient avec le « directeur » d'aimables poignées de mains accompagnées de sourires bienveillants, et en arrivaient à l'objet de leur visite : *ils désiraient se faire prêter une bagatelle : 25 000 dollars.*

Cette somme, d'ailleurs, n'était pas fixe. Elle dépendait de l'importance de la banque, du luxe de son installation, du montant de ses affaires.

Il arrivait souvent qu'un de ces habiles financiers, en entendant exprimer une demande aussi naïve, éclatait de rire au nez de ses visiteurs ! Quoi ? Ils voulaient qu'on leur avançât 25 000 dollars, et ils croyaient vraiment réussir ? C'était trop drôle !

— Et où avez-vous eu cette riche idée, gentlemen ? Dans le lit ? En rêvant ? s'inquiétait-il, jovial.

Mais M. Diamond, rapidement, enlevait de la tête du « phynancier » que ses visiteurs étaient des simples ou qu'ils avaient rêvé :

— Comprenons-nous bien ! commençait-il d'une voix « sérieuse ». Je suis Jack Diamond. « Legs » Diamond. Vous avez sans doute entendu parler de moi ! Je suis le garde du corps d'Arnold Rothstein ! Je le protège ! *Je protège beaucoup de monde.*

— Mais... je n'ai pas besoin de protection ! voulait protester le banquier.

— Ah ? Non ? Et qui empêcherait un couple de « gorillas » de vous *emmener en promenade* quelque jour, hein ?

« Vous faites de belles affaires, hein ? Juste sur la limite, hein ? Vous êtes sûr de ne pas aller à l'ombre, hein ? Mais si quelqu'habile homme vous faisait cracher cinquante *grands* (1) ? Que feriez-vous ? Appeler un agent ? Non ! Pas vous !

Et, tout en parlant, Jack souriait. Il pouvait voir, à mesure qu'il parlait, l'effet de ses paroles sur le visage du « sucker », lequel comprenait peu à peu qu'il avait devant lui d'autres « suckers » !

Jack écoutait avec calme les protestations du « phynancier » : les cris d'autres voleurs sont toujours agréables aux oreilles des gangsters.

Et Greene, qui était assis auprès de Diamond, demeurait impassible, tout en sortant de temps à autre de sa poche le canon d'un pistolet automatique.

Généralement, Diamond obtenait son « prêt » qu'il ne remboursait jamais.

Souvent, il obtenait plus qu'un prêt : le « sucker » lui concédait une part des bénéfices de son affaire.

Quelques heures plus tard, l'expert-comptable de M. John T. Diamond venait examiner ses livres. Car M. John T. Diamond n'était pas homme à se laisser « refaire ».

Greene et Diamond *gagnèrent* ainsi d'énormes sommes en pressurant les hommes d'affaires véreux — mais ils n'en négligèrent pas pour cela d'autres sources de bénéfices !

Cependant, Diamond devait trouver plus fort que lui ! Ce fut un certain Al Gross, l'*homme qui connaissait Curtis.*

Al Gross, on ne sait comment, s'était fait photographier au côté de M. Curtis, le vice-président des Etats-Unis. Ayant rencontré Jack Diamond à New-York, quelque temps après, Al Gross lui proposa une grosse affaire, *big business.* Il s'agissait d'établir et d'exploiter une fabrique de champagne de contrebande à Sandusky, Ohio.

Al Gross exposa son plan en détail, démontrant que l'affaire devait donner, au moins, du « mille pour cent » par mois.

Diamond, qui était aussi avide que cruel, fut si emballé qu'il lâcha immédiatement plusieurs dizaines de milliers de dollars, cependant que Al Gross mettait dans l'affaire quelques récépissés maquillés du Mont-de-Piété.

Diamond fut persuadé qu'il allait devenir le plus gros et, naturellement, le plus riche bootlegger de toute l'Amérique. Gross lui expliqua comment le champagne serait fabriqué et où étaient les spécialistes qui devaient le confectionner : ce faux champagne aurait l'apparence du vrai champagne ; il aurait le goût du champagne, le parfum du champagne ; il pétillerait comme le champagne.

On le placerait dans des bouteilles portant la marque des grandes maisons françaises et on le vendrait à des prix de fantaisie.

Diamond absorba goulûment tous ces boniments. En lui-même, il était bien décidé, une fois que l'affaire marcherait, à se débarrasser d'Al Gross.

En attendant, il chargea son frère Eddie de surveiller la fabrication.

Pendant quelque temps, l'affaire marcha. Le contrat fut correctement observé, chacun des associés touchant cinquante pour cent des bénéfices — qui étaient loin d'être aussi considérables que l'avait promis Al Gross. Mais les plus belles affaires ont souvent des débuts difficiles.

Malheureusement, certain soir, Eddie avala trop de champagne de sa fabrication. Ce champagne devait porter à la tête. Quoi qu'il en fût, Eddie tint en public des propos imprudents qui mirent les autorités fédérales sur la piste de la fabrique clandestine.

(1) Billet de mille dollars.

Revenu au calme, Eddie comprit le danger et en avertit Jack.

Al Gross, mis au courant, rassura son associé. Rien à craindre ! Charles Curtis était son ami ! Curtis ne laisserait jamais les types de la prohibition s'approcher à moins d'un mille de l'usine ! Et, s'ils osaient passer outre, *Charley* enverrait plutôt de la troupe pour les disperser.

Telle était la force de l'amitié qui unissait Al Gross à Charley Curtis !

La fabrique fut envahie, comme l'eut été n'importe quelle autre ! Tout détruit ou confisqué.

Jack Diamond gémit, pleura comme une femme malade, puis prit un pistolet perfectionné pour aller s'expliquer avec Al Gross.

Mais Al Gross avait disparu. Bien tranquille dans sa villa, il se grattait le nez avec son pouce — ce qui était son occupation favorite — et songeait aux dollars extirpés à Jack Diamond !

Celui-ci, pendant plusieurs semaines, fit retentir New-York de ses menaces contre son ex-associé ! Il voulait, disait-il, l'enlever, le torturer à mort, crever sa maison avec des bombes, et autres gentillesses.

Il le cria tellement partout que ses plaintes arrivèrent jusqu'au quartier-général de la police new-yorkaise.

Un détective ami de Diamond — il en avait — lui fit comprendre qu'il ferait aussi bien de ne plus s'occuper d'Al Gross, car si Gross était arrêté, lui, Diamond, aurait aussi des explications à fournir.

— Oui... oui ! Mais pourvu que Curtis ne me fasse pas rechercher par la troupe ? murmura Diamond.

Car, malgré tout, il croyait encore que Al Gross, un misérable escroc, et Charles Curtis, vice-président de la République des Etats-Unis, étaient des copains !

En dépit de ses pertes dans l'affaire du champagne, Jack Diamond, on le devine, était encore immensément riche. Il s'était installé dans un somptueux hôtel où, environné d'hommes sûrs, qu'il payait grassement, il vivait une existence de millionnaire et de pacha.

Fêtes, festins, orgies de toutes sortes, se succédaient sans arrêt. Et l'on jouait gros jeu. Et l'on buvait, et l'on dansait.

De temps à autre, Diamond allait remettre sur le droit chemin quelque tenancier insuffisamment exact à acquitter ses taxes, ou bien envoyait quelques-uns de ses hommes *exécuter* un associé récalcitrant, pour l'exemple.

Et, le reste du temps, l'on s'amusait. La vie était belle.

Parfois, cependant, des incidents significatifs venaient rappeler à Jack Diamond les dangers de sa situation. Comme toujours, le bandit savait arranger ces affaires à sa façon, c'est-à-dire sans risquer sa précieuse peau.

Ce fut ainsi qu'il régla son différend avec Tony Marlowe, manager de boxe et propriétaire d'une boîte de nuit.

Jack Diamond résidait au Harding Hôtel.

Tony Marlowe qui, en compagnie d'autres tenanciers, avait été durement rançonné par Diamond, crut qu'en parlant doucement au bandit, il parviendrait à se faire restituer une part du gâteau.

Il se trompait grossièrement !

— Enfin, quoi, dit-il après avoir expliqué sa situation à Diamond, nous sommes tous à la côte. Il faut pourtant bien que nous vivions, vous devez le comprendre ! Les autres patrons et moi, on voudrait pouvoir vivre... comme tout le monde... comme vous, quoi ! Mais vous nous enlevez vraiment le pain de la bouche !

« Pourtant, les amis et moi, on est des bons types, qui ne demanderaient qu'à vous faire plaisir à l'occasion, si seulement vous...

Deux hommes suivirent Tony Marlowe dans la rue.

— Des blagues, tout ça ! File en vitesse, espèce de vagabond, ou ça va mal aller pour ta sale *tête* ! coupa Diamond.

Le visage de Marlowe devint blanc. Sa rage était si forte qu'elle l'empêcha de parler.

— Tu as entendu ? glapit Jack Diamond. Va au diable et débarrasse-moi le plancher, chien vaseux !

— Ça va ! Je sors, explosa Marlowe. Mais sors un peu avec moi, si tu n'es pas un lâche, et tu verras si je n'écrase pas ta sale tête de vipère !

Jack Diamond se mit à rire et, se tournant vers ses fidèles *gorilles* qui avaient assisté à la scène, déclara :

— Ça va, Marlowe ! Attends-moi en bas ! Je te rejoins !

Deux hommes suivirent Tony Marlowe dans la rue. Jack Diamond n'était pas parmi eux.

Marlowe eut juste le temps de se retourner : les *gorilles* de Jack Diamond l'abattirent d'une volée de balles.

(A suivre.)

EDWARD J. DOHERTY.

[*Traduit et adapté par José Moselli.*]

CHIRURGIE ESTHÉTIQUE

L'autre jour, un habile chirurgien parisien, spécialisé dans la chirurgie esthétique, recevait la visite d'un étranger qui lui demanda de lui refaire le nez et de corriger un défaut qu'il avait à la lèvre inférieure.

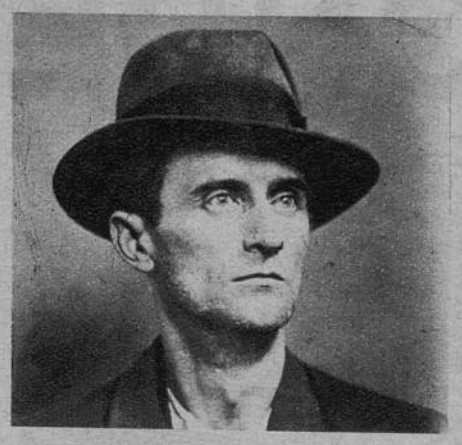
Ce défaut était excessivement léger et ne nuisait en rien à l'ensemble de la physionomie ; quant au nez, un peu fort seulement, il ne présentait aucune difformité préjudiciable à l'esthétique faciale du visiteur.

Ce dernier insistant, l'homme de l'art s'appliqua à le satisfaire et « retapa » promptement le visage de l'étranger, qui paya le prix demandé et s'en fut.

Or, peu de temps après, le praticien eut la surprise, en feuilletant les journaux, de voir en première page la photographie de son client. Celui-ci, un escroc anglais, était recherché et avait de bonnes raisons de faire modifier un visage dont le signalement avait été répandu à profusion.

J. C.

Bloc-Notes de la Semaine



Deux des bandits de la rue Lafayette qui volèrent la banque Baruch ont été identifiés d'une façon certaine. Leurs photos ont été envoyées dans toutes les directions. A gauche : *Anton Kostuynchek ; à droite : Drago Knezevitch.*

Angèle Sabine, accusée d'avoir empoisonné son mari, est passée devant les Assises de Rouen. (K.)

Charles Kesselmarck, ouvrier à Metz, a été trouvé assassiné sur les bords de la Moselle, à Montigny. (E. G.)

On a exhumé au cimetière de Grenelle, à Paris, le cercueil de lady Arnould, décédée chez les sœurs Schmidt, à Marseille, et inhumée le 22 mars 1922. Le docteur Paul a été charge d'autopsier le cadavre pour voir si lady Arnould n'a pas été assassinée par Sarret. Ci-dessus : *l'enlèvement de la bière au cimetière.* (K.)

Emile Chatenet, Français habitant à Londres, a tué ses trois enfants dans un accès d'aliénation mentale et s'est ensuite suicidé. Ses blessures ont déterminé une paralysie et il est mort peu après. Emile Chatenet fut durement éprouvé par deux ans de captivité en Allemagne dont le souvenir l'obsédait. Des difficultés d'ordre financier l'ont peu à peu conduit à prendre la décision de mettre fin à ses jours et à ceux de ses enfants. De gauche à droite : *Paulette, Pierre, Madeleine, les pauvres innocents victimes de leur père, puis ce dernier.* (I. P. S.)

Les Crimes impunis de la Jungle marseillaise

Nos lecteurs se rappellent la remarquable série d'article de René Mélénier que nous avons publiée récemment : La Pègre marseillaise, *qui éclairait d'un jour particulier les faits et gestes des malfaiteurs de Marseille. Nous sommes heureux de publier aujourd'hui un article particulièrement documenté sur les crimes impunis de la jungle phocéenne. Leur auteur, G. de Lavarenne, est fort bien renseigné sur les bas-fonds marseillais, et les lignes qu'on va lire complètent à merveille l'étude de René Mélénier.*

Nous sommes obligés de convenir que Chicago, en tant que ville du crime, tient un rang que nulle autre cité n'a pu jusqu'ici lui ravir, mais sans aller bien loin, nous pouvons trouver en France un petit Chicago qui s'appelle Marseille. Eh oui ! la belle capitale de Provence, en tenant compte de la différence de population, ne ferait pas mauvaise figure à côté de la cité des Porcs. Les gangsters de la Provence furent, en un temps qui n'est pas éloigné, plus audacieux, plus féroces, plus terribles que les compagnons de Jack Diamond, d'Al Capone ou de Jim Malone. Dans tous les récits publics sur la vie des gangsters d'outre-Océan, il y a une large part de légende ; le mystérieux se mêle à l'invraisemblable, pour former un galimatias d'histoires effarantes où il n'y a de vrai que la carcasse... le reste, c'est du remplissage. Il en est de même lorsqu'on nous raconte les rocambolesques aventures du fameux détective américain Nat Pinkerton que l'on pare de toutes les vertus policières, et dont on fait le héros de tant d'aventures mirobolantes.

Or, plus prosaïquement, Nathaniel Pinkerton fut simplement le directeur avisé d'un cabinet fameux de police privée, qui, grâce à des commandites importantes, put ouvrir dans les principales villes des Etats-Unis des succursales, et s'imposa à l'attention par une publicité aussi adroite que productive. Sherlock Holmès, le personnage fameux de Conan Doyle, n'était qu'une pâle effigie à côté de Nat Pinkerton. Chaque jour le grand détective accomplissait une prouesse nouvelle, débrouillait l'écheveau d'un mystère sanglant, démasquait un bandit caché dans la peau d'un honnête homme, retrouvait un enfant volé trente-sept ans auparavant. Tout cela ? Légende !

Vérité plus simple : Nat Pinkerton, fondateur de la Pinkerton Detective Agency limited, était avant tout un homme d'affaires de grande valeur et un très bon metteur en scène... le grand Nat était au demeurant un petit homme replet et rubicond qui aurait eu bien de la peine à se camoufler dans le genre fantôme. Comme il n'avait pas, que je sache, le don d'ubiquité, on aurait pu s'étonner qu'il opérât en même temps et chaque jour, à Chicago, à New-York, à Frisco ou à New-Orléans ! Dame ! les journaux disaient cela et on le croyait... il fallait qu'on le crût... le surnaturel plaît aux foules.

Non, Pinkerton n'opérait pas lui-même, mais ce fut sans contredit le Napoléon des détectives privés ; il sut s'entourer d'une élite policière, et surtout... bien jouer de la grosse caisse après chacune de ses opérations. Le grand Nat Pinkerton est mort voici quelque vingt ans et son nom est passé à la postérité, tandis que sa fortune et sa maison de police passaient à ses neveux, qui vivent sur la vieille réputation de Nat.

Nous voici loin de Marseille, mais revenons-y bien vite après cette échappée dans la légende. Dans la grande et belle cité phocéenne, et malgré la réputation qu'ont les Marseillais d'être blagueurs, il y a peu de place pour la légende et le merveilleux. La ville de Marseille est une sorte de grande cage où s'ébattent quantité de fauves redoutables, qu'un public apeuré et amusé regarde à travers les barreaux.

On a tout dit, tout raconté, tout amplifié, tout « romancé » sur le banditisme marseillais. On a même fini par faire croire à quantité de gens que la ville de Marseille était un vaste coupe-gorge, une forêt de Bondy où l'on ne pouvait circuler qu'en plein jour et avec un revolver dans chaque poche.

Erreur et déformation de faits exceptionnels. Spécifions : Il y a eu et il y a surtout à Marseille des meurtres et non pas des crimes.

La différence est grande entre les deux expressions : meurtre, crime. On est meurtrier par vengeance, on est assassin par cupidité ; le meurtre est un geste d'impulsion, un réflexe : le crime est un calcul, une spéculation raisonnée. En somme, les grandes tueries de Marseille ont eu lieu entre « types » du monde spécial qu'on appelle le « milieu » : souteneurs, escarpes, escrocs, flambeurs et contrebandiers. Le signataire de ces lignes a vécu vingt ans à Marseille et s'y trouvait au moment de la grande guerre. Ne confondez pas : il ne s'agit pas du conflit mondial de 1914, mais de la guerre farouche et sans merci qui mit aux prises de 1896 à 1912 les fameuses bandes de Saint-Jean et de Saint-Mauront. Il y eut vraiment de quoi trembler à Marseille, quand régnèrent simultanément deux monarques sanguinaires et rivaux : Léon le Fou et Fernand le balafré. Le cours Belsunce, le Vieux Port, la Cannebière même connurent des heures tragiques, et il y eut jusqu'à cinq meurtres le même jour, entre la place de la Bourse et la porte d'Aix. La population saine de la ville, la majorité sans nul doute, vécut des semaines dans l'effroi et la terreur, car ces messieurs les nervis de Saint-Jean et de Saint-Mauront se fusillaient à tous les coins de rue, en plein théâtre, sans s'occuper des balles qui s'égaraient dans la foule innocente.

La guerre, nous parlons de la vraie cette fois, a mis fin au drame Saint-Jean-Saint-Mauront. Les deux bandes se sont émiettées fondues, amalgamées peut-être ? Dans plusieurs précédents articles, nous avons parlé d'ailleurs du « Maquis marseillais », nous n'y reviendrons pas. Nous voulons seulement aujourd'hui vous parler de quelques crimes « rituels » de nervis qui restèrent impunis bien que tout le « milieu » connût les criminels.

Un jour, en 1922, on apprit qu'un jeune boxeur de grande classe, Blaise, qui venait de se marier, avait été assassiné, après quinze jours de vie en ménage.

Nous avions connu la victime à Toulon trois ans auparavant, alors qu'elle faisait son service dans la flotte. Blaise était un solide petit bonhomme d'origine italienne, mince, agile, gai et bambocheur, pas méchant, mais débauché. Il fréquentait alors une petite brunette qui tenait un vague salon de coiffure dans la rue de Pomet. Cette jeune fille adorait Blaise, et grâce à elle le petit matelot se la coulait douce et ne manquait de rien. Mais les hommes sont instables et ingrats. Quand Blaise fut libéré, il regagna Marseille où habitait sa famille (famille de braves et honnêtes gens s'il en fut) et il plaqua sans crier gare celle qui, pendant trois ans, avait été sa dévouée compagne. Sa carrière de boxeur s'avérait pleine d'avenir, il fit de remarquables performances contre Gaillard, Manceau, Quenesson et d'autres. Pendant ce temps, la délaissée, le cœur plein de fiel, vendait son fonds et venait à Marseille, où elle ne tarda pas à grossir le bataillon des hétaïres du trottoir. Elle avait encore un vague espoir de reprendre son « homme », dont elle ne pouvait digérer l'abandon. Mais Blaise était devenu quelqu'un, il gagnait beaucoup d'argent et se souciait peu de son ancienne compagne. Plusieurs fois, au café, cette dernière me fit confidence de son chagrin, mais aussi de sa haine, et un jour affirma qu'elle ferait ou ferait faire la peau de l'infidèle. Ce furent — peut-être — des propos en l'air, des menaces platoniques de femme jalouse, mais il n'en est pas moins vrai que Blaise, qui s'était rangé, qui se conduisait fort bien, qui avait épousé une charmante jeune fille, fut froidement « fusillé » un soir à dix heures en pleine rue, par un individu qui prit la fuite et ne put être rejoint L'affaire fit quelque bruit ; l'enquête eut lieu, mais s'avéra difficile, car dans le « milieu », tout le monde causait.. mais ne voulait rien dire... paradoxe, soit, mais c'est la vérité.

Le nom du meurtrier était sur toutes les langues, mais la police ne put rien savoir.

La mort du fameux Léon Pons, dit le Balafré, fut également l'épilogue d'une querelle permanente entre gangsters. Léon le Balafré, sec, petit, nerveux, était Corse ; orgueilleux et brutal, très bon à ses heures, courageux comme un lion, aimant le danger, il était l'un des « hommes » les plus redoutés du milieu Marseillais. La brigade où l'on remarquait son lieutenant Laurent le Grand lui obéissait au doigt et à l'œil. On était en 1922 ; les maisons de jeux officielles ou officieuses, autorisées ou non, fonctionnaient à tous coins de rue. On jouait au billard-baraque dans les plus grands cafés de la ville, et on pontait à banque ouverte. Mais chaque tenancier, pour être tranquille, pour dépouiller sans souci les pontes, devait payer la dîme aux gangsters et arroser copieusement ses « hommes de barre ». Léon Pons protégeait deux parties importantes de billard-baraque et rançonnait quelques vagues parties de baccara. Al Capone et Jack Diamond, si célèbres soient-ils, n'ont jamais, par eux-mêmes, accompli les coups d'audace de Léon Pons, qui toucha et dilapida en cinq ans des sommes considérables. Mais tout a une fin. Léon le Balafré ne se maintenait que par la terreur et créait autour de lui des haines farouches. Son étoile pâlissait devant celle de Jean le Corse, un autre gangster d'envergure, qui protégeait trois cercles douteux. La police ferma les billards-baraques, fit une chasse effrénée aux parties volantes de roulette et de poker, aux bookmakers.

Léon connut des jours noirs et son caractère s'aigrit. Sans motif, il chercha des querelles a des « hommes du milieu » et tira mal à propos quelques balles qui portèrent. Un soir, en juin 1922, au coin du cours Saint-Louis, il eut les deux bras traversés par des balles qui furent tirées par un ex-ami qu'il refusa de dénoncer.

En 1924, en plein jour et en pleine Cannebière, un individu qui le suivait s'approcha de lui, lui appliqua un revolver sur la tempe et fit feu.

Léon le Balafré s'écroula, tué net. Ses funérailles furent splendides et suivies par une foule énorme.

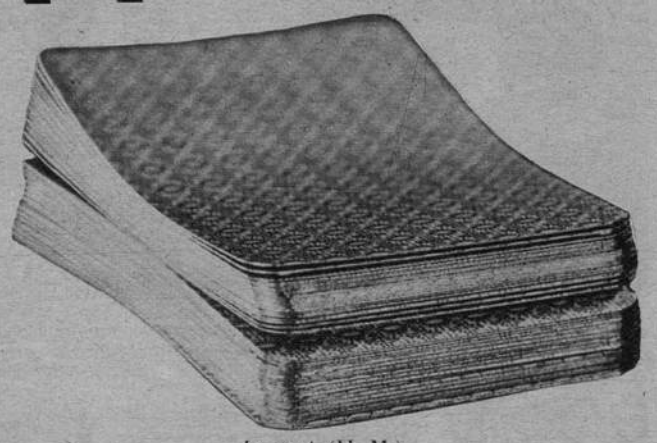
Là encore, on sut dans le « milieu » le nom du meurtrier... chacun le nommait ; les parents, les amis du Balafré le cherchèrent pour le tuer... mais ils ne le dénoncèrent pas ! Et nous pourrions par douzaines citer les crimes impunis de la jungle phocéenne.

G. DE LAVARENNE.

DANS LE MONDE OÙ L'ON TRICHE

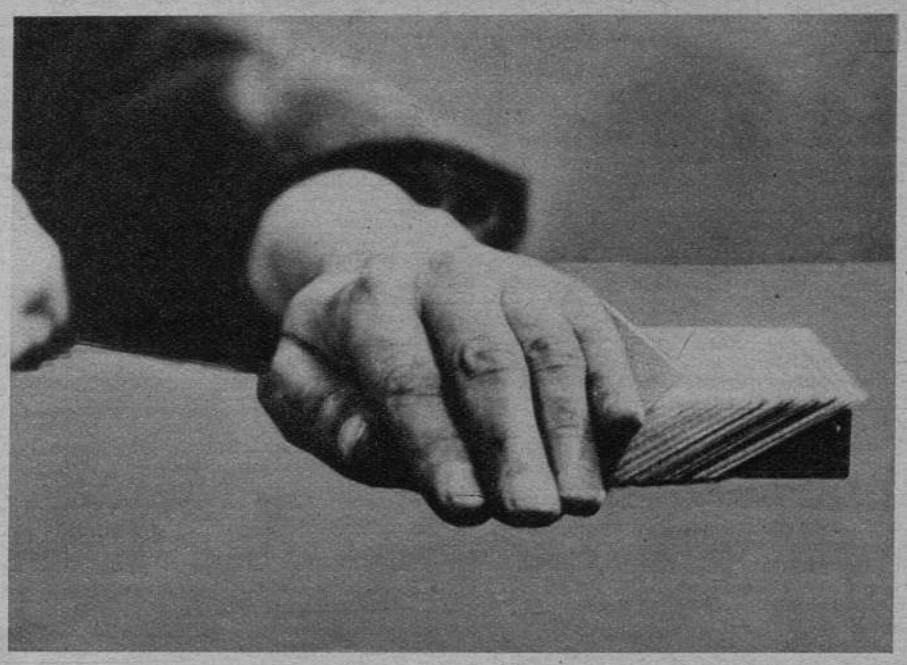
CONFIDENCES D'UN GREC

L'emplâtre : 1er mouvement. (H. M.)



Le pont. (H. M.)

L'emplâtre : 2e mouvement. (H. M.)



L'emplâtre : 3e mouvement. (H. M.)

IV

La portée et autres petits trucs.

— Mais la souris qui n'a qu'un trou est vite prise. Nos tricheurs ont bien d'autres moyens pour annuler votre coupe. Je ne vous en ai montré que deux façons d'opérer, je veux vous compléter la demi-douzaine.

« Je continue, par le *passe-coupe*, qui n'est autre chose qu'un saut de la coupe très simplifié. Il exige moins d'adresse que de toupet et de sang-froid.

« Regardez : les cartes sont sur la table, coupées avec votre politesse habituelle. Cette fois-ci, je prends de la main gauche, le paquet qui devrait venir sur le jeu, et de la main droite l'autre paquet. Je rapproche les deux mains, comme si je voulais placer honnêtement le paquet gauche sur celui de droite, en réalité je le glisse tout simplement sous le paquet. Votre coupe est donc une fois de plus annulée.

« Il existe un autre truc, encore plus simple et qu'un enfant de dix ans doit pouvoir exécuter, tout en bavardant et sans même regarder les cartes. C'est peut-être la seule raison pour laquelle ce coup réussit toujours. On a trop de peine à concevoir qu'on puisse se laisser prendre à un tel enfantillage.

« Les cartes, une fois de plus, se trouvent coupées sur la table. De la main droite, je prends le paquet qui devrait former le dessus, comme pour le poser honnêtement sur l'autre paquet ; mais tout en bavardant, je passe au-dessus de ces cartes, sans rien y déposer, et place le paquet dans ma main gauche.

« Rapidement, je prends l'autre paquet, toujours de la main droite, et le dépose sur le premier. Vous avez compris ? Il n'y a pas eu de coupe et voilà tout !

« Si quelque joueur s'apercevait de cette tricherie, il n'y aurait pas grand mal. On s'excuserait de cette inadvertance, due à une distraction causée par son propre bavardage. On rebrasse les cartes, on donne à couper et, si l'on veut — une fois n'est pas coutume — on joue honnêtement, ou bien on fait sauter la coupe d'une façon moins grossière et plus adroite. Enfin n'oubliez pas que vous vous trouvez dans un tripot, seul endroit où l'on ose se servir de ce truc. Quoi que vous disiez, vous auriez toujours tort, et si vous éleviez trop la voix, on vous prouverait que vous n'avez pas raison, en vous assommant proprement et promptement. Vous jurerez alors, mais un peu tard, qu'on ne vous y prendra plus !

« Il y a aussi des tripots de toute dernière catégorie, où l'on se sert encore, toujours pour fausser la coupe, de ce qu'on appelle la *carte longue*. Ce mot est tout à fait impropre. Elle devrait s'appeler la carte large, car elle dépasse, en largeur, à droite et à gauche, d'un millimètre, les autres cartes Le tricheur, après avoir arrangé les cartes de façon à s'assurer le gain de la partie, place cette carte plus large sur les cartes arrangées, pose les autres dessus et donne à couper. Les doigts du coupeur s'arrêtent involontairement à cette carte large, la soulèvent avec tout ce qui se trouve dessus, de sorte que cela constitue une coupe forcée, comme un prestidigitateur vous fait une carte forcée. Cette tricherie grossière ne peut être employée qu'avec des joueurs tout à fait naïfs ou complètement pris de vin.

C'est dans les mêmes conditions que les mêmes filous emploient encore parfois la *carte biseautée*. Elle ne sert plus à couper, mais à se faire reconnaître plus facilement par le tricheur. Ce sera un roi, quand on joue à l'écarté, roi qu'il aura régulièrement dans son jeu, chaque fois qu'il aura la donne. Cela lui marque un point et lui évite en tout cas la vole, s'il ne gagne pas la partie.

« Je passe au dernier moyen, employé dans les bas tripots, pour fausser la coupe. C'est encore une coupe forcée, appelée le *pont*. Après avoir arrangé les cartes dans l'ordre voulu, les gagnantes en dessous, les indifférentes dessus, le tricheur, avant de donner à couper, recourbe légèrement les deux moitiés du jeu. Celle de dessus aura les bords courbés en l'air, celle de dessous formera un petit pont avec la table. Il en résulte un léger bâillement entre les deux moitiés. Conséquence : Vous coupez machinalement à ce bâillement et les cartes préparées viendront ainsi tout naturellement sur le dessus du jeu.

« Je vous ai complété la demi-douzaine promise, mais n'allez pas croire qu'il n'existe pas d'autres moyens de fausser la coupe. Ils sont seulement plus compliqués et uniquement exécutés par de véritables grecs de cercle et de casinos. Quand nous serons à cette aristocratie du monde où l'on triche, je vous expliquerai deux de ces tours.

« La limite entre le tripot et le cercle ne peut être fixée avec exactitude. Tout ce qu'on peut dire, c'est que si la même triche est employée dans les deux endroits, celle exercée par le grec sera toujours exécutée avec plus d'élégance. Vous en avez un exemple frappant dans le tour appelé : *portée* ou *emplâtre*, en honneur dans les tripots aussi bien que dans les cercles et les casinos.

« Il y a des jeux, tels que le baccara ou le chemin de fer, où deux à trois coups gagnés successivement peuvent enrichir le banquier, surtout si la première mise a été assez élevée, puisque chaque coup double la banque. Si vous avez risqué cinq mille francs et si vous gagnez, votre banque sera de dix mille francs. Vous gagnez une seconde fois, elle sera de vingt mille francs, et après un troisième gain, de quarante mille francs. Cela vous fait, en cinq minutes, un bénéfice de 35 000 francs, moins le pourcentage englouti par la cagnotte. Après cela, vous pouvez vous lever et déclarer qu'*il y a une suite*.

« Pour s'assurer cette petite somme rondelette, on a recours à la portée ou emplâtre.

« Rien de plus facile que d'exécuter ce tour au tripot et au café. L'on y joue avec des cartes achetées au premier bureau de tabac venu. Il est donc presque impossible de s'apercevoir qu'on a ajouté des cartes, apportées du dehors, à celles fournies par la maison. Il n'en est pas de même dans les cercles, puisque chaque cercle possède des cartes spécialement imprimées pour lui. Si la face est la même, le dos ou *tarot* porte généralement le monogramme du cercle. D'où impossibilité d'apporter des *papiers*, des *brêmes*, du dehors. La fraude serait immédiatement découverte. Mais ce qui paraît impossible à l'honnête joueur est chose relativement facile pour un grec. Il a deux moyens pour se tirer d'affaire, selon qu'on joue au baccara ou au chemin de fer.

« Au baccara, le grec est forcé d'exécuter à *quatre reprises différentes*, et sans qu'on l'observe, la manœuvre suivante, pour un seul coup gagnant. Chaque fois qu'il est *avant main*, c'est-à-dire qu'il tient les cartes comme ponte contre le banquier, s'il perd le coup, malgré les trois cartes qu'on lui aura servies, il retient et laisse glisser sur ses genoux, chaque fois, une des cartes suivantes, si elles se trouvent parmi les trois cartes servies : deux *bûches*, c'est-à-dire des dix ou des figures, un cinq et un neuf. Cet escamotage n'est pas trop difficile. Le banquier, content d'avoir gagné le coup, ne s'intéresse pas au sort des cartes qu'il a servies ; le difficile est de leur faire prendre le chemin du *pot*, du panier dans lequel le croupier jette les cartes servies, sans que personne ne s'aperçoive qu'on n'y jette que deux cartes au lieu de trois et qu'une a été par conséquent *étouffée*. Pour arriver à ce résultat, le grec a soin de superposer exactement ces deux cartes, de sorte qu'il est impossible de voir, à l'œil nu, si le paquet est formé de deux ou de trois cartes. Si le grec est dans de bons termes avec le croupier, celui-ci ramasse le petit paquet avec le plat de sa palette, sans rien déranger, et les jette au pot. Personne n'a rien vu ; mais si — pour une raison ou une autre, le croupier veut démasquer le grec, — cas excessivement rare — il donne du tranchant de sa palette un petit coup sec sur les cartes qui se séparent aussitôt et laissent constater la fraude. Le grec est *brûlé* et n'a plus qu'à chercher fortune ailleurs.

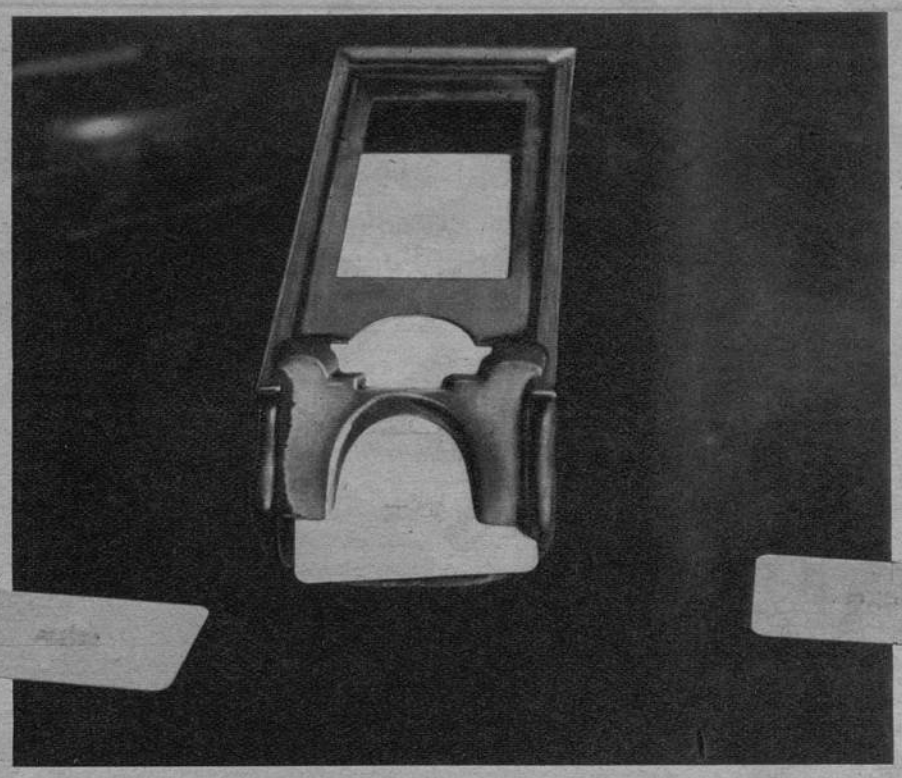
« En général, donc, l'*escanage*, l'esca-

motage des quatre cartes, pour être long, n'est pas trop difficile. Alors, pendant que les autres joueurs sont attentifs aux coups échangés entre la banque et les pontes successifs, le grec arrange, sous la table, les quatre cartes dans l'ordre suivant : une bûche, un cinq, une bûche, un neuf. Puis il attend que le banquier ait gagné plusieurs fois de suite et ne veuille plus risquer le coup suivant, de crainte de perdre en une fois tout ce qu'il a en banque. Dès que le banquier annoncera qu'il y a une *suite*, notre grec la prendra. Connu comme joueur hardi, personne ne s'étonnera qu'il ose encore déclarer qu'il jouera à *banque ouverte*, qu'il payera n'importe quelle mise.

« En ce moment, il tient les quatre cartes dans la paume de la main gauche. Pour cacher plus facilement ces cartes, il pourra croiser les bras et appuyer légèrement la main gauche sur le bras droit, dans une pose tout à fait naturelle, tandis qu'il distribuera les deux premières cartes de la main droite. Alors, seulement, il posera la main gauche sur les cartes placées contre la *porcelaine*, contre le bloc de marbre qui soutient les cartes à distribuer, comme s'il voulait les desserrer, afin qu'elles se détachent plus facilement une à une. Ce geste très naturel et que les banquiers les plus honnêtes font très souvent, permet au grec de laisser sur le jeu les quatre cartes : la *portée* ou l'*emplâtre*. Il continue la distribution des cartes ; il se servira une bûche, donnera un cinq à droite, une bûche à gauche et prendra un neuf. Il aura donc un abatage de neuf. Il ne peut plus perdre la partie ; mais il a toutes les chances de gagner les deux tableaux. En effet, pour que le premier tableau soit en carte avec la banque et fasse aussi un abatage de neuf, il faudrait qu'il eût reçu, comme première carte, juste un quatre, et le second tableau, juste un neuf. Pour que ces deux circonstances se réunissent, il faudrait un miracle ! En tout cas, le grec se lèvera après ce beau coup et, soit avec un fort gain, soit avec un coup nul, il déclarera qu'il y a une « suite ».

« Si le grec joue avec des cartes sans tarot spécial, il peut arranger à la maison une série de trois coups gagnants de suite. Il peut même se payer le luxe de distribuer aux deux tableaux des abatages de huit et se réserver un de neuf, ce qui, en général, écarte toute idée de tricherie, dans l'esprit abêti des joueurs.

« Au chemin de fer, usité dans les tripots et les cercles, l'escanage est beaucoup plus facile. Le jeu nécessite 312 cartes. Dans ce nombre considérable, il est impossible de voir si l'on a ajouté une vingtaine de cartes. Le grec n'a qu'à venir avec des cartes préparées à la maison, puisqu'on joue avec des jeux achetés dans le plus proche bureau de tabac. Si même le



Le sabot. (H. M.)

casino avait des cartes avec son propre tarot, le grec ne serait pas embarrassé pour faire l'escanage d'une vingtaine de ces cartes. En effet, chaque fois qu'il aura épuisé sa veine de banquier et devra remettre au joueur suivant les cartes qui lui restent en main, il retiendra quelques-unes de ces cartes. Dès qu'il en aura un nombre suffisant, il marquera sa place à la table de jeu, sortira et, dans le calme des cabinets d'aisance, s'arrangera une série de cinq ou six coups gagnants. Puis il reprendra sa place et attendra patiemment que son tour de devenir banquier lui revienne. Il acceptera de la main gauche les cartes restées au banquier précédent et posera dessus l'emplâtre tenu dans la main droite.

« Malheureusement pour les grecs, les casinos se servent depuis pas mal d'années de certaines boîtes, dites *sabots*, expressément faites pour contenir les six jeux de cartes qu'exige une partie de chemin de fer. Un tel sabot est fermé par devant avec un glissoir, muni dans sa partie inférieure d'une ouverture qui permet d'en extraire les cartes une à une. L'emplâtre devient ainsi impossible.

« N'allez pas croire que cette invention diabolique ait chassé les grecs des casinos. Vous aurez l'occasion de les voir à l'œuvre et triompher de toutes les difficultés.

« Pour finir avec l'emplâtre, laissez-moi vous raconter la mésaventure d'un grec trop âpre au gain et qui pratiquait assez souvent l'emplâtre que les prestidigitateurs appellent moins trivialement *l'empaumement*.

« Vous vous doutez bien qu'il est extrêmement difficile de prendre sur le fait un tricheur au moment où il pose son emplâtre. D'abord, on ne peut pas savoir à quel moment de la soirée il se servira de ce truc, pour s'assurer plusieurs coups gagnants. Il est ensuite impossible de savoir s'il cache la portée dans la main droite ou gauche. Il faudrait donc, pour le démasquer, lui saisir les deux mains à la fois et les lui retourner chaque fois qu'il sera banquier. C'est évidemment impossible. Au premier coup raté, il ferait du scandale parce qu'on aurait osé le suspecter !

« Or, il y a quelque trente ans, on vit surgir dans un cercle parisien un individu qui gagnait avec une veine de... grec, mais contrairement à tous les usages, il ne laissait jamais le plus petit jeton au personnel pour les services reçus. Ce n'est que bien plus tard que l'on connut le mot de l'énigme. Son étrange ladrerie provenait de ce fait qu'il était amoureux fou d'une petite femme tellement dépensière, qu'il ne pouvait jamais assez gagner pour satisfaire à tous ses caprices.

« En attendant, on était devant ce fait : Voilà un bonhomme qui doit tricher certainement et qui ne veut pas donner de pourboire.

« Un des croupiers en devenait littéralement enragé. Depuis des semaines il le guettait pour le surprendre. Ah, ce n'était pas lui qui lui aurait facilité le plus petit escanage : mais voilà, le type était plus rusé qu'un renard ! Le problème que s'était posé le croupier était donc ardu, mais si les grecs sont astucieux, les croupiers ne sont pas non plus des naïfs, comme vous allez le voir.

« Après avoir examiné la question sous toutes les faces, après avoir pesé tous les risques, le croupier trouva la solution juste, celle qui pouvait mener à la découverte de la tricherie et qui, en cas d'insuccès, ne pouvait causer aucun scandale. A cet effet, il s'aboucha avec un membre du cercle — qui avait perdu pas mal d'argent grâce à ce grec, — et le fit entrer dans son jeu, dans sa combine :

« Le joueur souffrait, à ce qu'il paraissait, ce jour-là, d'une soif inextinguible, car à chaque instant il se faisait servir des boissons glacées. Or, au moment précis où notre harpagon venait de s'asseoir *au milieu* et faisait le geste bien connu d'avancer la main gauche pour égaliser les cartes qui se trouvaient contre le marbre, le complice du croupier, qui tenait justement son grand verre à la main, fut pris subitement d'une telle quinte de toux, que son bras fit un mouvement involontaire et versa tout le liquide glacé dans la manche de l'individu suspecté. L'effet fut foudroyant. Surpris par le froid et l'humidité, le malheureux secoua désespérément la main, pour faire sortir l'eau de la manche et... laissa voir sa portée.

« Ce fut tout d'abord un rire homérique général. Seul le croupier garda son sang-froid et dit avec le même calme qu'il employait pour annoncer *faites vos jeux* ou *rien ne va plus*.

— Je crois que M. le Commissaire des jeux devrait être appelé pour constater la fraude.

« Le grec n'attendit pas l'arrivée de ce haut personnage et disparut pour ne plus jamais revenir.

(A suivre.) GEORGES MANDY.

LA FARCE DE L'EXTRADITION

Les malfaiteurs qui se moquent de la police

Comment une organisation de police internationale pourrait mettre en échec les bandits qui se déplacent de pays à pays.

par EDWIN T. WOODHALL.
(Traduction de HENRY MUSNIK.)

Le problème de l'extradition est la bête noire de toutes les polices européennes. Il y a des années que cela dure, et l'attention publique converge vers ce problème avec une telle acuité, que je puis dire que nous allons, en toute certitude, vers l'institution d'une police internationale, avec à sa tête un chef suprême, choisi d'un commun accord.

Il faut, à tout prix, supprimer la possibilité, pour un bandit, d'échapper à la justice en franchissant une frontière. Il n'est pas un pays qui ne souffre de l'état actuel des choses. Il n'est pas un pays qui ne souhaite une reforme radicale à ce sujet.

Un défi à la police.

J'ai déjà eu l'occasion, me trouvant à Paris, de converser avec des repris de justice anglais réclamés par Scotland Yard. Tranquilles dans leur refuge, ils se moquaient ouvertement de notre police.

Dans le même ordre d'idées, il y a à Londres plus d'un malfaiteur notoire recherché par la Sureté française, ou la police allemande, etc. Et de même que nos voisins d'outre-Manche ne peuvent rien contre les escrocs britanniques, nous, nous sommes sans moyen d'action vis-à-vis des bandits continentaux.

Ils sont un défi vivant au Gouvernement. Sont-ils déportés, ils reviennent presque aussitôt, adoptent un nom d'emprunt et recommencent leurs méfaits jusqu'à la fois suivante. Si, d'aventure, ils commettent quelque délit chez nous qui les place sous le coup de notre loi, il leur suffit de transporter leurs pénates en un troisième pays, et ainsi de suite.

Il existe une Commission internationale de police. Elle se réunit annuellement, dans quelque capitale européenne. Voici six ans qu'elle a été instituée. Son septième meeting a eu lieu à Anvers, au mois d'octobre dernier.

Le président en est Herr Schober, chancelier d'Autriche et ex-président de la police de Vienne. Le vice-président est M. Norman Kendal, adjoint au préfet de Scotland Yard.

Nouvelle brigade secrète.

Lors de la dernière réunion de cette commission, il a été discuté de nouvelles méthodes de transmission internationale de renseignements, concernant les malfaiteurs se déplaçant avec fréquence. On a fort sérieusement envisagé la transmission des empreintes digitales par télégraphie sans fil, l'emploi de la téléphotographie et l'utilisation des avions pour la défense de la société.

Je suis persuadé que le jour n'est pas très loin où nous aurons, non seulement une force internationale de police, mais où les gardes-côtes, les douaniers, les agents d'immigration, les officiels de tous les ports, y compris les ports aériens, seront dotés du même système international d'action.

Les petites jalousies, les mesquineries doivent disparaître devant l'absolue nécessité d'une plus grande efficacité de moyens pour combattre le vol et le crime. L'intérêt de tous doit primer ce que chacun croit son petit intérêt particulier.

Que ce soit à Rome, Berlin, Vienne, Madrid, Paris ou Londres, on est certain d'y retrouver des malfaiteurs de diverses nationalités tacitement alliés pour échapper à la police, et poursuivant leur néfaste besogne en toute tranquillité. La plupart de ces êtres dangereux sont extrêmement bien habillés, ont belle apparence, possèdent une éducation et une instruction au-dessus de l'ordinaire, ensemble d'atouts qui ne les rendent que plus difficiles à capturer.

Les autorités déjouées.

Il est remarquable de constater que les neuf dixièmes des bandits qui infestent la capitale britannique ont fait « leurs classes » sur le Continent. Leurs classes d'escroqueries devez-vous entendre.

Ils arrivent à Londres. On les déporte. Ils reviennent. Comment?... Rien que ceci est suffisant à démontrer que, malgré nos lois sur l'immigration, il n'est d'autre moyen effectif qu'une coopération active de toutes les polices pour faire cesser cette farce.

Un exemple entre mille : un Russe fut récemment arrêté pour vol, dans le West End de Londres. Très élégant, il inspirait confiance. Comment était-il entré dans notre pays?... Il avait quitté tranquillement son paquebot à la première escale anglaise et s'était contenté de ne pas se faire inscrire au registre de police. Tellement simple, n'est-ce pas?...

Il est, certes, impossible à la meilleure police du monde de savoir reconnaître le bon grain de l'ivraie, et de vérifier si chaque étranger qui déambule dans la rue s'est fait régulièrement inscrire au livre de police.

Mais, si la police internationale que je préconise existait réellement, les bureaux de Scotland Yard auraient été immédiatement avisés que cet escroc était en route pour Londres, et il n'aurait jamais pu mettre pied à terre.

Le trafic des stupéfiants.

Il n'est pas un pays d'Europe — ni d'Amérique ni d'Orient... — qui n'ait à souffrir du fléau des stupéfiants. Les trafiquants, sans le moindre scrupule, sacrifient délibérément des vies humaines, pour amasser des fortunes.

La plupart de ces trafiquants sont des étrangers. Ils sont connus de leur police respective, mais quasi totalement inconnus de Scotland Yard.

Et pour couronner le tout, les neuf dixièmes des navires transportant la drogue viennent décharger leurs marchandises dans des hangars privés, tout au long de la Tamise.

La chose serait si aisée, pour une police internationale, de signaler toute cargaison suspecte au départ !... De sorte qu'à l'arrivée, les officiels inspecteraient minutieusement le chargement du bateau, avec toutes les chances de trouver un butin.

Pourquoi la Ligue des nations ne créerait-elle pas une super-police, un code international sur lequel cette police s'appuierait, lui donnant pleins pouvoirs pour opérer partout, dans n'importe quel pays, l'autorisant à arrêter tout malfaiteur, de quelque nationalité fût-il, et à le ramener dans son pays sans avoir à se préoccuper de mille et une formalités routinières d'extradition, à l'abri desquelles se rient les chenapans?

Les hommes qui passent au travers.

Pour quelques grands criminels arrêtés et extradés, il y a des milliers de petits malfaiteurs qui passent au travers. Il est vraiment trop facile de s'hypnotiser sur les cas retentissants, et de se dire béatement que le système actuel est irréprochable !

Je voudrais un représentant de police internationale dans chaque port, dans chaque gare d'arrivée. Il serait muni de tous les moyens d'action et pourrait, grâce à des pouvoirs discrétionnaires, agir avec une foudroyante rapidité, arrêter tout suspect, ordonner toute enquête, dès que le cas lui semblerait urgent. Ceci sans avoir à ménager celui-ci et celui-là...

Que ces bandits soient donc arrêtés !... Qu'ils trouvent enfin, en cette police internationale, une organisation aussi intelligente et aussi active que la leur, pour les tenir en échec !

Qu'ils soient jugés et condamnés en vertu d'une loi qui ne connaît pas de langue spéciale ni de frontières !..

Le criminel doit être puni pour son crime, en quelque endroit qu'il l'ait commis, sans que des lois désuètes retardent — et bien souvent suppriment — l'heure du châtiment.

L'ASILE DE NUIT DU PASSAGE DU TRÔNE

La distribution de la soupe. (W. W.)

Les asiles de nuit sont discrets. Ils se cachent comme la vraie misère, dans les quartiers populeux, derrière les grands immeubles des rues trop fréquentes. Il y en a une dizaine, de ces refuges de gueux dissimulés dans le grand Paris, capitale du luxe, mais aussi du travail pénible et de la pauvreté qui souffre.

Il est, à cent mètres de la place de la Nation, dans un passage discret, étroit et malpavé, donnant sur le boulevard de Charonne, un de ces havres pour clochards, hommes, femmes ou enfants sans gîte, épaves de la grande ville, et qui trouvent là un peu de pain, des soins s'ils sont malades et de quoi reposer un moment leur tête douloureuse.

Le refuge du passage du Trône est une bâtisse en brique et ciment d'aspect sévère, mais propre. Une grande porte cochère en chêne s'ouvre au milieu de la façade. De chaque côté, deux portes plus humbles : c'est par là que pénètre le défilé lamentable des gueux, à la nuit tombante. L'une de ces entrées donne accès au fourneau où les malheureux viennent s'emparer avidement de la soupe qui calmera leur estomac ; par l'autre entrée, destinée à l'asile de nuit, de pauvres femmes, des enfants sans feu ni lieu, abandonnés sur le pavé de Paris, trouveront un lit, des draps.

Un lit, des draps, ces choses naturelles auxquelles nous ne prêtons aucune attention et qui sont, pour les pauvres clochards, un luxe qui fait briller une flamme de convoitise dans leurs yeux battus.

C'est une société philanthropique civile de Paris qui a pris la charge de cette œuvre de charité. Elle a confié cette maison du bon accueil aux Sœurs de la Sagesse, dont la maison mère est à Saint-Laurent-sur-Sèvres (Vendée). Depuis 1914, elles sont là trois bonnes sœurs, dont la supérieure, aidées seulement de trois domestiques et de la concierge. L'entretien d'un tel asile ne laisse guère de loisirs à ce personnel dévoué. La propreté est méticuleuse.

Voici tout d'abord, au rez-de-chaussée, le réfectoire, vaste salle très éclairée aux tables recouvertes de plaques de verre. Le sol est formé d'un carrelage céramique ; pas un grain de poussière. Les pauvres gueux peuvent s'imaginer qu'ils sont là dans une vaste salle à manger d'auberge, et la soupe chaude doit leur paraître meilleure. A côté, la cuisine aux cuivres flamboyants d'une netteté de miroir, avec ses grands fourneaux où sont posées les immenses marmites. Une odeur appétissante s'en échappe. Des centaines de portions sont distribuées par jour. Que de gueux ont pu retrouver là le goût de la vie !

A l'étage supérieur se trouve le dortoir réservé aux femmes et aux enfants, vaste pièce aux larges baies, dispensant abondamment l'air et la lumière. Une quinzaine de lits de fer aux draps blancs sont alignés en trois rangs. Entre eux, de petits lits d'enfants ; la mère malheureuse pourra trouver là un refuge pour elle et ses petits.

L'asile de nuit est ouvert à 17 h. 30 et fermé à 19 h. 30. Le lendemain, réveil vers 6 heures, et ensuite le départ après une bonne soupe.

Un dispensaire fonctionne le mardi et le vendredi, de 10 à 11 heures. Les consultations sont gratuites, évidemment. C'est le

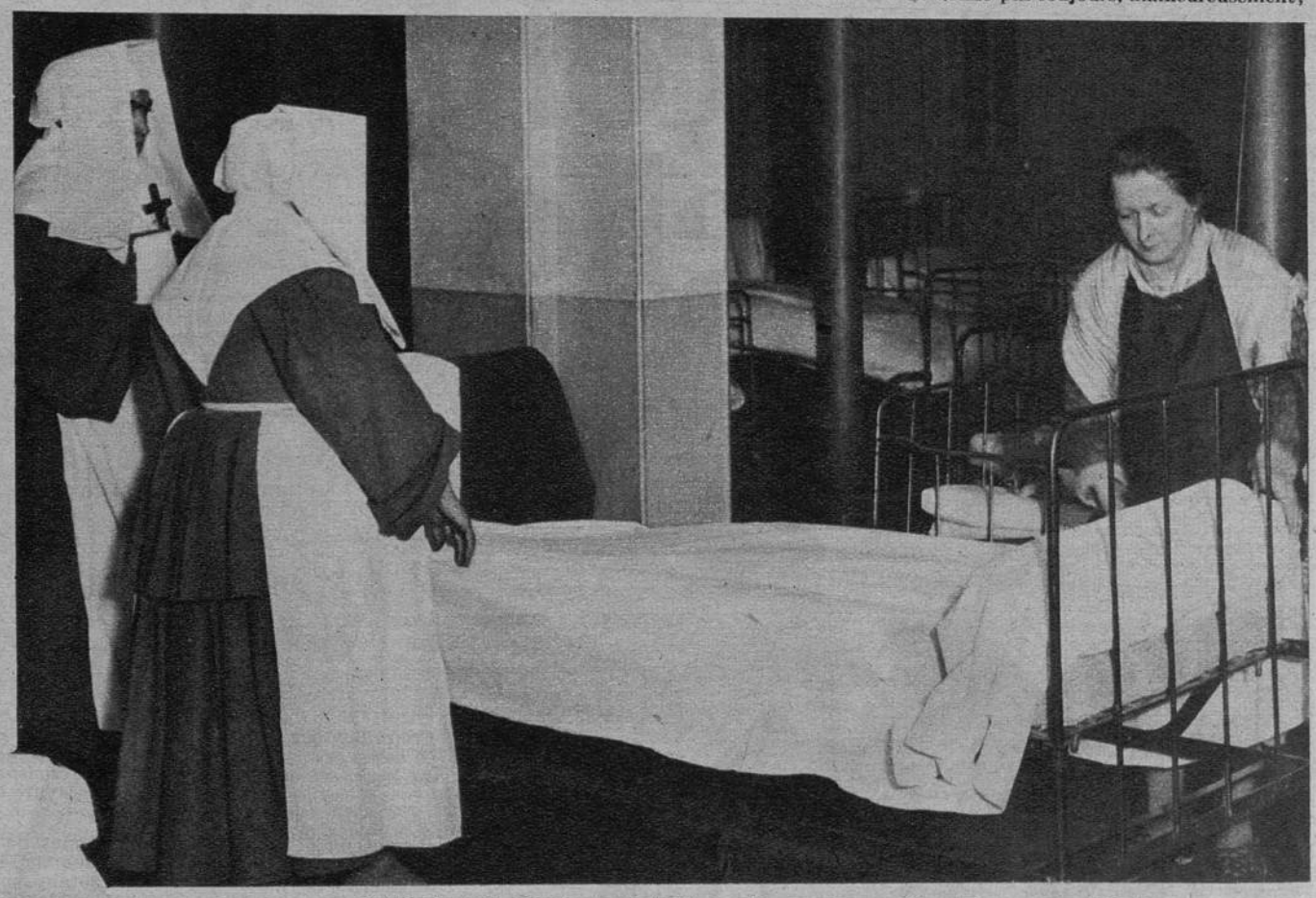
Ci-contre :
Le guichet par lequel la sœur distribue les portions.
(W. W.)

docteur Geny qui dirige cette clinique. Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants viennent trouver là l'apaisement de leurs maux physiques et un réconfort moral certain.

mendiant professionnel. On lui servit une soupe chaude et un morceau de viande. Le clochard partit, le ventre un peu moins vide. Il y a quelques mois, une auto luxueuse pénétrait dans le passage du Trône et s'arrêtait devant l'asile de nuit. Un homme

l'infortune lui est signalée par l'asile.

C'est ainsi que tout récemment un ménage de chômeurs, désirant en finir, se jeta dans la Seine. Sauvés, les deux époux reprirent goût à l'existence, mais le désir de vivre n'en donne pas toujours, malheureusement,



L'asile de nuit, une femme faisant son lit sous la surveillance des sœurs. (W. W)

La maladie frappe, hélas! durement les miséreux ;

élégamment vêtu en descendait. C'était le loqueteux qui était venu échouer, dix

les moyens, et un nouveau geste de désespoir était à craindre.

Un groupe de clochards à table. (W. W.)

Le dortoir
(W. W.)

Au matin, la sortie des clochards.
(W. W.)

les privations ont anémié les corps. Le praticien a une clientèle nombreuse et souvent peu facile à soigner. N'importe ! Il remplit sa tâche avec foi.

L'hiver, tout particulièrement, l'affluence est grande passage du Trône. On refuse du pauvre monde. Ceux qui ont la chance d'être admis sont considérés comme d'heureux privilégiés. Une anecdote pour finir. Un soir de janvier, il y a une dizaine d'années, un pauvre bougre en petit veston râpé, sans chapeau, sans faux-col, vint frapper à la porte de l'asile. Il n'avait pas mangé depuis deux jours et ce n'était pas là la plainte classique du

ans plus tôt, dans ce refuge. Au moment le plus critique de sa vie, alors qu'il était sur le point de se jeter dans la Seine, le hasard l'avait conduit dans cet asile. Il avait repris courage. Le lendemain, il trouvait un petit emploi grâce auquel il repartait pour une nouvelle destinée. Peu après, avec ses économies, il ouvrait un petit commerce dont la prospérité ne fit que croître. Devenu riche, il était revenu voir l'asile où s'était joué son sort et y laisser son obole de gratitude.

Il n'en demeura pas là ! Son acte de gratitude ne devait pas demeurer unique.

Depuis, discrètement, il adresse de nouveaux dons aux Sœurs de la Sagesse pour qu'elles puissent amplifier leur belle œuvre philanthropique. De plus, il s'intéresse tout spécialement aux malheureux qui sont particulièrement dignes d'intérêt et dont

Notre homme fut avisé de cette situation lamentable. Il se souvint que c'était le renouvellement de son histoire, à cette différence près qu'elle était plus pénible encore. Il se rendit passage du Trône, s'enquit des désirs des malheureux et tint à leur donner satisfaction.

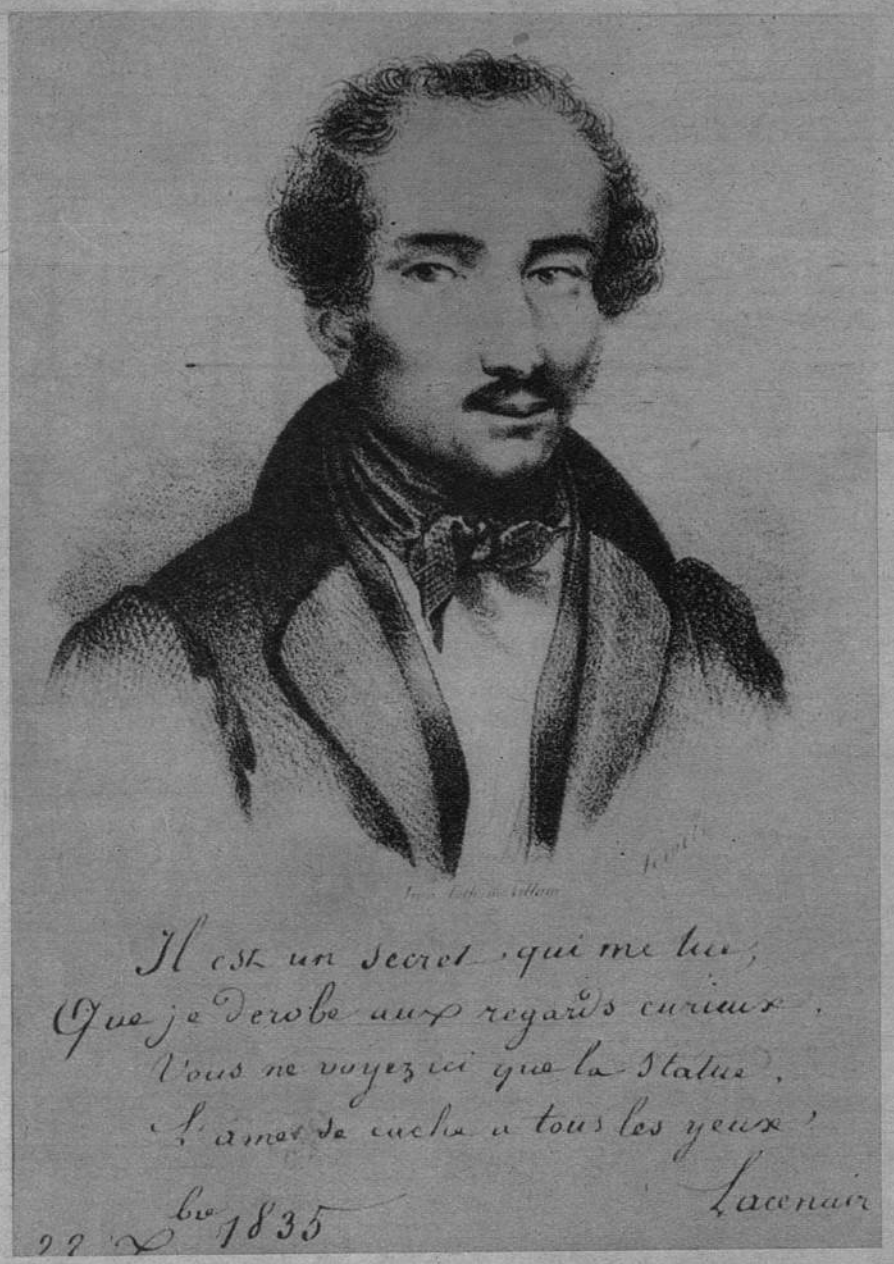
Ces gens simples n'avaient pas de grandes ambitions; ils voulaient gagner leur vie honnêtement Le philanthrope leur offrit la gérance d'un petit magasin d'alimentation en banlieue. On devine la joie des désespérés, qui voyaient se réaliser leur rêve le plus cher.

Ils sont aujourd'hui installés !

Détail curieux : l'asile du passage du Trône possède une chapelle qui est peut-être unique : elle est juchée au deuxième étage.

PIERRE DEMOURS.

l'assassin des garçons de recette



Portrait et fac-similé d'autographe de Lacenaire servant de frontispice à l'ouvrage Mémoire, révélations et poèmes écrits par lui-même.

Croirait-on que ces deux consommateurs, Lacenaire et Avril, viennent d'assassiner Chardon et sa mère, passage du Cheval-Rouge. Le cabaret est celui à l'enseigne de l'Epi-Scié, bouge célèbre du boulevard du Temple, à l'époque rendez-vous habituel des repris de justice. (D'après une gravure de l'époque.)

Lacenaire, créateur d'un genre trop souvent exploité. — Trois tentatives pour rien. — Un condamné poète et partisan de la peine de mort.

Si vous aviez — ce qu'à Dieu ne plaise ! — une âme d'assassin, sans doute auriez-vous les regards attirés dans la rue par le spectacle d'un garçon de recette, passant, bicorne en tête, en bel uniforme bleu à boutons de métal et portant sous le bras une lourde sacoche de cuir. Et vous vous diriez : « Dans cette sacoche sont empilés des centaines, peut-être des milliers de billets de banque, par quel moyen pourrais-je m'en emparer? »

Il s'est trouvé, je gage, plus d'un criminel pour se poser la question sans la résoudre — heureusement pour les braves encaisseurs. Mais un homme, un jour, l'a résolue et se montra ainsi un précurseur ou, si vous voulez, le créateur d'un genre. C'est Lacenaire. Ses sinistres exploits datent de cent ans bientôt, entre 1834 et 1835, et l'on pourrait les avoir oubliés si son nom n'était resté attaché à une innovation toute spéciale dans le crime.

Lacenaire fut un dévoyé, un peu par la faute du hasard, beaucoup à cause de sa paresse incoercible. Il était né à Lyon, dans une excellente famille de négociants, et avait reçu une éducation très soignée. Par malheur, son père, après avoir fait fortune dans le commerce du fer, se lança dans des spéculations qui le ruinèrent complètement. Le jeune homme dut se mettre tout de suite à travailler, mais chaque emploi le lassait vite, et c'est ainsi qu'il fut successivement employé dans une maison de soieries, clerc d'avoué, clerc de notaire, employé de banque. Un moment la gloire militaire le tenta ; il s'engagea et prit part à l'expédition de Grèce, mais, sous prétexte qu'il ne savait pas obéir, il renonça au métier des armes et revint à Lyon en 1829.

Il avait vingt-neuf ans, quelques économies, mais aucun métier; par surcroît, sa famille s'était dispersée et ne pouvait lui venir en aide. Il trouva expédient d'exercer ses talents dans l'escroquerie.

Il y réussit très bien. Trop bien même, car cela le conduisit sur les bancs de la correctionnelle. Pendant un an en prison, il se reposa, puis, à peine libéré, il recommença. Changeant vingt-deux fois d'état civil en quelques mois, il collectionna les dupes. La dernière le fit prendre. Il retourna sur la paille humide des cachots et, cette fois, occupa ses loisirs forcés à faire de la littérature.

Oui, Lacenaire, tout jeune, avait écrit des vers (il devait d'ailleurs en écrire d'autres par la suite, et qui, ma foi, n'étaient pas sans mérite) ; maintenant, observateur fidèle, il notait avec soin ce qu'il voyait, ce qu'il entendait en prison. Dès qu'on l'eut rendu à la liberté, il s'en alla offrir ces notes à un journal parisien. Celui-ci offrit au nouvel écrivain cinq francs par article, à raison d'un article par mois.

Avouez que ce journal eut tort de si mal encourager la littérature : Lacenaire préféra retourner à l'escroquerie... et à la prison.

Enfermé à Poissy pour treize mois, il se mit à caresser de plus hautes ambitions. Il avait vu passer, lui, les garçons de recette, il les avait observés, il s'était demandé par quel moyen les attirer dans un guet-apens. Un beau jour, l'idée — oserai-je dire géniale — fusa dans son cerveau.

Ce moyen consistait à louer sous un faux nom un modeste logement, à mettre en circulation une traite payable à ce nom, à attendre l'encaisseur avec une bonne arme à la main et, l'homme mis hors de cause, bâillonné, au besoin assommé ou étranglé, à s'emparer de la fameuse sacoche, bourrée de bons billets et de louis, et à disparaître au plus vite.

Lacenaire ne doutait pas du succès de son ingénieuse invention ; il doutait seulement de ses propres forces et pensait qu'il serait préférable de s'assurer l'aide d'un complice. Dans cette honnête geôle de Poissy, il fit des offres à ses compagnons, tous voleurs ou escrocs comme lui. Pas un n'accepta. Ils voulaient bien risquer la prison pour un vol, mais non l'échafaud pour un crime.

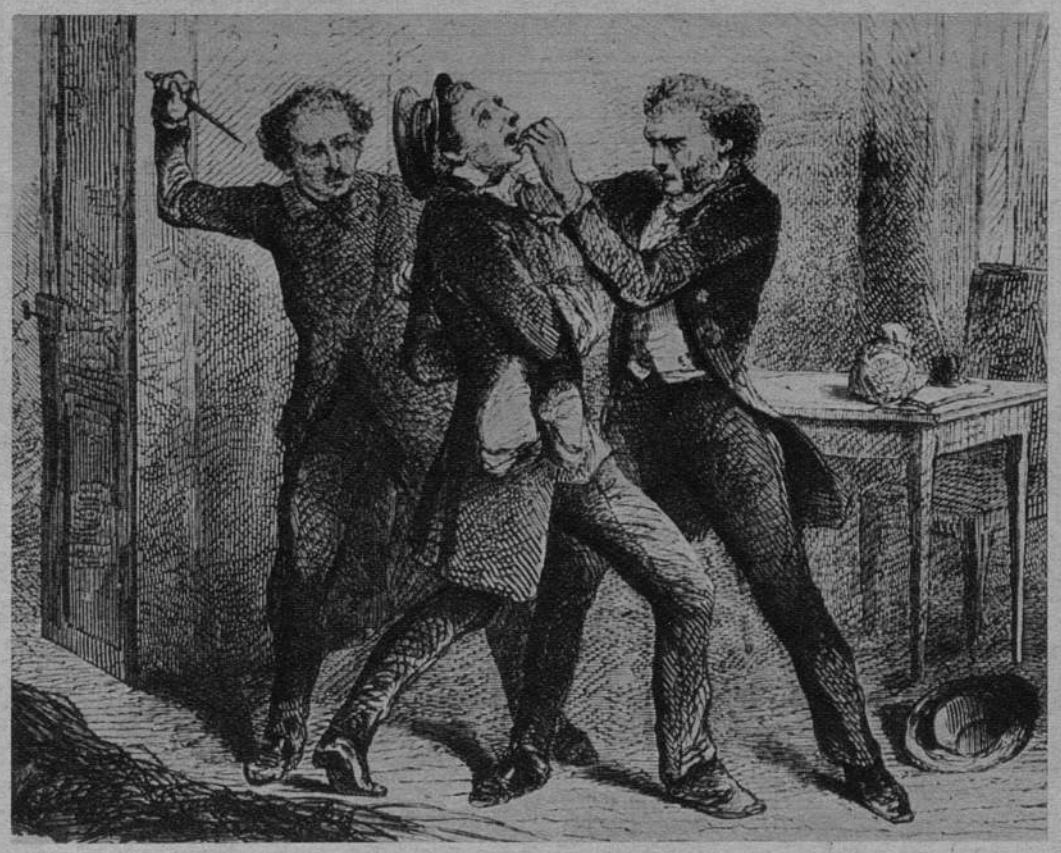
Notre inventeur cependant se montra si éloquent, si persuasif auprès d'un camarade, nommé Bâton, que celui-ci finit par consentir. Tous deux précisément devaient être libérés le même jour. Ensemble, ils partirent pour Paris, où la fortune, pensaient-ils, les attendait.

Pour louer un logement, il fallait de l'argent. Les bons apôtres n'en avaient pas. Qu'à cela ne tienne : Lacenaire était un maître dans l'art de faire des faux ; il en fit un qui lui rapporta une suffisante mise de fonds et, sans tarder, il devint locataire d'une modeste chambre de la rue de la Chanvrerie. Puis, comme il l'avait arrêté à l'avance, il mit en circulation une traite de 1 580 francs, payable à cette adresse par un sieur Bonnier. Le pseudo-Bonnier et son complice n'eurent plus qu'à attendre l'encaisseur au jour fixé sur l'effet de commerce.

Dans le mal, comme dans le bien, on pense à tout, sauf au hasard. Et le hasard, pour la première fois, et non la dernière, fit échouer la tentative des deux bandits.

L'encaisseur se présenta bien rue de la Chanvrerie, mais il était tard ; on n'y voyait pas clair dans la loge de la concierge ; l'homme demanda, non le sieur Bonnier, mais le sieur Boulet ; on lui répondit que personne de ce nom n'habitait l'immeuble et l'encaisseur s'en alla comme il était venu, indemne, sa sacoche sous le bras, ne se doutant pas du péril qu'il avait couru.

Jugeant l'affaire manquée, les deux associés déguerpirent



Tentative d'assassinat sur Géneray, tandis que Lacenaire lui plonge un tiers-point dans le dos, Avril tente de l'étrangler.

(D'après une gravure de l'époque.)

Portraits d'Avril et François, complices de Lacenaire. (D'après une gravure de l'époque.)

pour aller la recommencer ailleurs. Mais dans l'intervalle, Lacenaire avait réfléchi et, comme Bâton le pressait de se hâter, il le calma en lui disant :

— Non, il faut savoir attendre et prendre son temps pour ne pas faire chou-blanc : le bon moment, c'est la fin du mois, le jour de grosse échéance, celui où l'on a le plus de chance de trouver un vrai magot.

Ils patientèrent donc, louèrent une mansarde rue de Sartines, déclarèrent au concierge, homme soupçonneux, que leurs meubles devaient venir de province et, au jour dit, assis sur le carreau de la chambre, firent le guet dès le matin, sans bouger, sans manger, sans faire le moindre bruit.

La chose parut suspecte au concierge. Aussi, quand le garçon de recette se présenta pour toucher la traite émise par Lacenaire, l'autre lui déclara :

— Vous n'allez pas monter tout seul chez ces gens-là, des nouveaux locataires qui ne me disent rien qui vaillent et qui n'ont même pas une chaise pour s'asseoir. Je vais monter avec vous...

Le hasard, pour la seconde fois, déjouait les plans criminels. En effet, en voyant l'encaisseur accompagné, Lacenaire n'osa pas poursuivre l'affaire plus avant. Il balbutia, s'excusa de ne pas avoir l'argent nécessaire, fit de vagues promesses. Le garçon de recette, qui portait, ce jour-là près de 100 000 francs sur lui, redescendit en bougonnant. Il aurait mieux fait de se réjouir.

***

Jamais deux sans trois, a-t-on l'habitude d'affirmer. Lacenaire fut d'avis de tenter la chance une dernière fois ; son complice, las et peureux, déclara qu'il s'abstiendrait. Il fallut d'abord découvrir un nouvel aide : ce fut un certain François, présenté par Bâton comme son successeur. Il fallut ensuite se procurer de l'argent non seulement pour louer un nouveau logement, mais encore pour le meubler : Lacenaire y pourvut en assassinant — histoire de se faire la main, — une vieille femme, passage du Cheval-Rouge, et en s'emparant de ses maigres économies.

Ainsi paré, Lacenaire se mit en quête d'un logis favorable ; il le découvrit au 66 de la rue Montorgueil ; un petit appartement au troisième étage d'une maison qui avait l'avantage de ne pas posséder de concierge. Il en prit possession le 4 décembre 1834 et tout de suite s'occupa de l'installer d'une façon vraisemblable. Il avait déclaré se nommer Mahossier et être étudiant en droit. Et c'est sous ce nom qu'il mit en circulation une traite de 800 francs, payable le 31 décembre.

A cette date-là, il avait la certitude que le butin serait d'importance.

En effet, le 31 décembre, la banque Mallet, chargée du recouvrement, dépêcha chez le pseudo-Mahossier un de ses encaisseurs, du nom de Génevay, un solide gaillard de dix-huit ans qui n'avait pas froid aux yeux.

Il était 3 heures de l'après-midi quand Génevay se présenta rue Montorgueil. Un voisin le renseigna. Il monta jusqu'au troisième étage et vit, inscrit à la craie sur une porte, le nom qu'il cherchait. Il frappa. François ouvrit, et, tout en bavardant, conduisit l'encaisseur dans une pièce située au fond de l'appartement.

— J'apporte la traite, dit-il.

— Je vais vous payer, dit Lacenaire.

Mais tandis que Génevay sortait le papier de son portefeuille, les deux bandits se jetèrent sur lui. Lacenaire lui porta, dans le dos, un coup de tiers-point si violent qu'il pénétra jusqu'au poumon ; François le saisit à la gorge pour l'étrangler. Encore un mauvais tour du hasard : Génevay était d'une force peu commune ; malgré sa blessure, il se débattit rudement et se mit à crier :

— Au voleur ! à l'assassin !

Des locataires du même étage accoururent à cet appel. Lacenaire et son complice se rendirent compte que la partie, une fois de plus, était perdue pour eux. Ils abandonnèrent leur victime et se ruèrent vers l'escalier en criant plus fort que les autres :

— Au voleur ! à l'assassin !

L'encaisseur cependant, qui avait eu la présence d'esprit d'enrouler sa sacoche autour de son bras pour mieux la défendre, s'élança sur les traces des fuyards. Il ne put aller bien loin ; épuisé par le sang perdu, il s'écroula sur les premières marches de l'escalier et, tandis qu'on lui portait secours, les deux bandits eurent le temps de s'échapper hors de la maison et de disparaître dans la foule.

Le coup de l'encaisseur, ce coup si bien inventé, et qui devait, par la suite, réussir à quelques imitateurs, avait donc, par trois fois, échoué entre les mains de Lacenaire. Encore pouvait-il se croire heureux d'avoir échappé à ses poursuivants, mais il ne profita pas longtemps de sa liberté.

Dénoncé par un certain Avril qui l'avait aidé à assassiner la vieille femme du passage du Cheval-Rouge, il fut arrêté à Beaune, où il s'était réfugié et où il occupait ses loisirs, comme par hasard, à confectionner des faux.

Lorsque Lacenaire, Avril et François comparurent, le 12 novembre 1835, devant les assises de la Seine, ce fut un événement judiciaire qui alerta la curiosité publique. Sans doute la victime, l'encaisseur Génevay, n'avait pas succombé à ses blessures ; il s'était même rétabli rapidement, le gaillard — peut-être grâce à l'habitude qu'il avait d'encaisser ! — et une victime qui n'est pas morte enlève beaucoup d'attrait à un procès criminel. Mais, en plus de l'affaire de la rue Montorgueil, devait être évoquée aussi celle du passage du Cheval-Rouge et, surtout, l'infernale invention de Lacenaire provoquait, dans tous les milieux bancaires, une peur rétrospective.

C'est à la suite, d'ailleurs, de cet attentat manqué que la Banque de France et quelques autres grandes banques décidèrent d'envoyer chez les clients douteux deux garçons de recette au lieu d'un seul. La réforme dura quelques mois, mais, comme elle coûtait fort cher, on y renonça rapidement.

Hors la nouveauté dans le crime, les séances des assises ne révélèrent rien d'intéressant. Lacenaire fut condamné à mort, de même que son complice Avril ; par contre, François eut la chance de s'en tirer avec les travaux forcés à perpétuité.

Pendant les semaines qui suivirent sa condamnation, Lacenaire se souvint qu'il avait, un moment, tenté une carrière dans la littérature ; il se mit à composer des vers et à écrire ses mémoires. On le sut, au dehors, dans Paris ; ce fut à qui obtiendrait un autographe, ou tout au moins la signature du bandit-écrivain. Bien mieux, un groupe de magistrats, ayant été chargés, à cette époque, de présenter un rapport sur la peine de mort et la criminalité, n'hésitèrent pas à se rendre dans la cellule de Lacenaire et à lui demander son avis comme à un grand personnage. Et, à l'ébahissement des enquêteurs, le condamné à mort répondit :

— Ne supprimez jamais la peine capitale, messieurs ! C'est la seule menace qui puisse retenir encore les criminels.

Brusquement, le 19 janvier 1836, les mémoires et les réflexions philosophiques de Lacenaire furent interrompus par la visite inopportune du bourreau. Devant celui-ci, le condamné voulut se montrer brave et avantageux :

— C'est dommage, dit-il, que vous veniez si tôt. M. Hugo a fait un beau travail, *le Dernier jour d'un condamné*. Eh bien ! je suis sûr que je serais capable de faire mieux que lui si vous m'en laissiez le temps.

On ne voulut pas se rendre à cette bonne raison... littéraire, et celui qui ne payait jamais les garçons de recette dut, tout au moins, payer sa dette à la société.

ROGER RÉGIS.

Lacenaire, aidé de son « collaborateur » François, vole une pendule à l'étalage d'un horloger rue Richelieu ; c'est le dernier larcin de ces bandits, dont on ne connaît pas encore les exploits. (D'après une gravure de l'époque.)

Une aventure de Me Campinchi

Deux voyageurs de première classe avaient lié conversation dans l'express de Marseille.

— Moi, disait l'un, je voyage pour une maison de soieries de Lyon. Les affaires sont assez difficiles mais, bon an mal an, j'arrive tout de même à gagner ma vie, j'ai même une belle situation, j'ai...

— Vous avez tort, répondit l'autre, de vous confier ainsi au premier venu, il y a tant de malfaiteurs en quête d'un mauvais coup.

— Mais l'on voit bien à qui l'on a affaire.

— Quelle erreur, mon cher monsieur, moi qui vous parle, je ne vis que par le vol, l'assassinat, l'empoisonnement, le meurtre, l'attaque à main armée !

L'interlocuteur devint blême.

— Oui, insista l'autre, cela me rapporte assez, et jusqu'ici, dans mes relations avec la Justice, je m'en suis toujours assez bien tiré.

Le quidam boutonna nerveusement son veston et demeura bouche close.

Arrivés à Marseille, les deux voyageurs se séparèrent. Le second remit alors à l'autre sa carte de visite : « *César Campinchi, Avocat à la cour* », et sauta prestement dans un taxi.

L'éminent avocat est un pince-sans-rire.

DEMANDEZ
PARIS magazine
Son Numéro Spécial de MARS
CONTIENT :
LA BACHELIÈRE
par Paul REBOUX
L'AMOUR et le PRINTEMPS
par Robert DIEUDONNÉ
UN HÉROS DE L'ORGIE
par Marius BOISSON
LE PETIT VOYEUR DU CHAPITEAU
Texte et Dessins de SERGE
PENSÉES SECRÈTES
Recueillies par Pierre LOISELET
DES "RUMEURS"
TRÈS ROSSES Illustrées par TITA
Un "FAIT DIVERS" réaliste
L'ATTENTAT DU RAPIDE Nº 5
par Fernand POUEY
SOUS L'ŒIL DU BARMAN
par Lucien FARNOUX-REYNAUD
UN LIBERTIN DE QUALITÉ
par Benedict SIMPLET
L'AMOUR A TRAVERS LES LIVRES
par Léon TREICH
Et beaucoup d'autres articles signés : Louis-Charles ROYER, SAINT-BONNET, Prosper MONTAGNE, Jacqueline MAYER, etc., etc.
De magnifiques et curieuses
PHOTOGRAPHIES INÉDITES
signées par KERTESZ, BLOCH, KEYSTONE, D'ORA, MANASSÉ, etc...
FONT DE CE NUMÉRO
une Publication de premier ordre
60 PAGES SUR PAPIER GRAND LUXE
EN VENTE PARTOUT
LE Nº : 3 francs.
L'abonnement d'un an est de : 30 frs donnant droit à une Pendulette de valeur.
PARIS-MAGAZINE
227, Rue St-Denis - PARIS

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Écrivez confidentiellement à :
Remèdes WOODS, Ltd. 10, Archer Str. (188 AH) Londres W I

Le succès du jour

LE SECRET DU SQUELETTE

Deux femmes s'habillaient en homme

L'homme, à coups de pioche, attaquait le remblai de la ruelle. Il faisait chaud. L'outil choqua contre un corps dur. Alors, l'homme s'arrêta. Il but un coup à la bouteille placée à côté de lui. Et puis il reprit sa pioche. Nouveau choc. Du fer de sa bêche, il écarta la terre. Un crâne apparut. Et les vertèbres du cou. Et tout un squelette, dans une souquenille de travailleur. Les chairs avaient presque disparu, rongées, humées par la terre grasse.

Ce qui restait du cadavre était revêtu du large pantalon de velours des terrassiers. On reconnaissait aussi une chemise brune, une veste de lustrine...

L'homme posa sa pioche, s'épongea le front, un peu ému. Il alla prévenir les gendarmes.

Enquête. Police. Justice. Un crime ignoré de plus... Le médecin-légiste examina le terrassier assassiné. Et il dit :

— C'est le corps d'une femme, d'une jeune femme...

Un dossier d'assassinat.

Ceci n'est pas une histoire. C'est le dossier 4232 du parquet de Lille. Les faits se passaient à Vendin-le-Vieil, au « lieudit » Pont-à-Vendin, département du Nord. Le cantonnier qui déterra le squelette s'appelle M. Norbert Fournier. Il fit sa découverte en creusant le talus de la rue André Despretz, le 5 juin 1931. Le médecin-légiste était le docteur Lecat, de Lille. Son rapport est du 8 juin. Il est formel.

Il constate la nature et la forme des os du bassin. Il étudie soigneusement les mesures des membres décharnés. Mais qu'a-t-il besoin de tant de minutie ?

Si peu de chair qui pût adhérer encore au mystérieux squelette, il en reste assez pour qu'il ne demeure aucun doute à l'endroit du sexe. Pas besoin d'être médecin pour en être sûr. On me comprend.

La victime du crime qui semble remonter à quelques mois est une femme habillée en homme. Voilà le certain.

Vendin-le-Vieil est un petit pays. Qu'il y ait un assassin capable de tuer les gens et de les enterrer au bord de la route, c'est effrayant. Mais qu'une femme ait pu y passer pour un homme, c'est effarant. Les gens du village, le soir, dans leurs maisonnettes toutes neuves que la paix a reconstruites, hochent la tête, éberlués devant la fantastique aventure.

Le parquet de Lille accomplit son œuvre. Il ouvre une information. Un juge d'instruction est commis. Une enquête est confiée à la police mobile. Elle est diligemment conduite. Elle établit que le polonais Jean Chmiélawski, régulièrement inscrit au service des travailleurs étrangers, a séjourné dans le Calvados et les Côtes-du-Nord, à Louvroil, à Maubeuge et à Condé-sur-Escault, avant de se faire embaucher aux fours à coke de Pont-à-Vendin.

Depuis six mois, il a disparu.

Michel et Jean.

Jean Chmiélawski était un garçon mince et blond, aux cheveux pâles, aux yeux bleus, à la voix douce. Il parlait peu, travaillait dur. A la pension Delansay, il était sobre, couché tôt.

Pas tout seul. Il partageait la chambre de Michel Opola, manœuvre aux fours. Michel Opola a disparu aussi. En même temps que lui.

Que « lui » ? Pronom dont le masculin semble douteux aux enquêteurs. Un jour, ils apprennent une drôle d'équipée. On conte, en riant, dans le débit Delansay, une farce de mauvais goût. On la conte en polonais. Mais il y a là un inspecteur de la brigade mobile qui comprend la langue.

Le lendemain, les bavards de cabaret sont conduits à la mairie, devant le commissaire. Il y a aussi un interprète. Les grands gars blonds roulent des yeux inquiets et pétrissent leurs casquettes de drap dans leurs dures mains noueuses. Il faut bien parler...

Oui, ils ont fait une blague, un jour, pour s'amuser, à leur compatriote Jean Chmiélawski. Il était trop mince, trop pâle, trop blond... Il gardait, durant le travail, sa chemise fermée sur sa peau blanche. Ils ont soupçonné.. Ils se sont doutés... Ils ont voulu savoir... Alors, c'est ainsi que la chose s'est passée, derrière un « crassier ». Ce n'est pas une belle chose. Ce n'a pas été, non plus, l'ignominie qu'on aurait pu craindre. « Jean » a résisté. Il a mordu, griffé... Il s'est défendu comme une femme...

Mais les gars ne se sont pas contentés de cette raison-là. Il leur fallait d'autres précisions d'une convaincante réalité. Ils les ont eues, en s'y mettant à trois ou quatre. Et puis, ils ont laissé partir leur « compagnon », sans abuser du fait. Sans même abuser de leur secret.

Tout au plus, ils ont rigolé un brin, en essuyant leurs égratignures et leurs morsures, qui saignaient un peu. Et ils ont lancé quelques gaillardises. C'est tout.

Mais « Jean » a disparu le lendemain. Et Michel aussi.

On savait enfin cela : Jean était une femme. On rechercha Michel. Michel fut retrouvé. Il était manœuvre à Rouen, sous son nom. Il expliqua que « son copain » Jean était retourné en Pologne. Naturellement, on l'arrêta.

— Jean n'était pas un homme. C'était une femme. Tu ne pouvais pas l'ignorer. Tu étais son amant. Tu peux bien avouer ça, au moins. Il n'y a pas de mal...

Michel, ahuri, répétait :

— Une femme ?... Jean, une femme ?... Je ne m'en suis jamais aperçu...

Et il répéta que son « ami Jean » était reparti dans son pays.

Deux femmes...

C'était vrai. Par la voie diplomatique, on retrouva « Jean » Chmiélawski, en costume féminin, sous son vrai nom de Sophia Somowice. Elle avait emprunté l'état civil de son beau-frère pour aller travailler en France.

Michel Opola fut remis en liberté. La police pensa qu'il avait jusqu'au bout gardé un secret. Et elle lui en marqua quelque considération :

— C'est de ta faute, idiot, lui dit-elle cordialement, si tu as fait deux mois de tôle...

Mais l'affaire recommençait. Alors, il y avait donc à Vendin-le-Vieil deux femmes qui s'habillaient en hommes ? Quelle pouvait être l'autre, la déterrée de la rue André Despretz ?

Ne dirait-on pas quelqu'un de ces romans policiers trop riches d'imagination ?

Attendez ! La vie dépasse singulièrement les pires inventions des hommes. Tout ceci, ce n'est rien. Et c'est du passé. Voici du présent. C'est maintenant que l'extraordinaire va commencer.

Le parquet de Lille croit avoir retrouvé l'assassinée qui donnera son nom au frêle squelette anonyme enseveli dans son rude costume de terrassier.

L'étonnant roman de Maria Jancewitz.

Il y a, à Marseille, un refuge pour ces émigrants dont les ballots encombrent les entreponts de bateaux et les quais de gares. Quand ils arrivent, hirsutes, dépenaillés, en troupes haillonneuses, dans ce Nord où on leur dit encore, chez eux, sur la foi des légendes passées, qu'il y a du travail « de reconstruction », une œuvre les accueille, les réconforte, les réchauffe. C'est une grande maison, hospitalière, triste et nue, au bord de la Lys : L'abri de l'Armée du salut.

L'une de ces femmes qui ont renoncé à leur jeunesse pour se vouer implacablement au bien, a dit à un inspecteur, avec un regard candide sous son chapeau à brides, si ridicule et si touchant :

— Il y a eu ici un garçon mince, pâle et doux.. Et puis, un jour, il est parti...

Mince, pâle et doux... Comme « Jean ». L'inspecteur a pris des notes.

— Il est parti ? Où ?

— Je ne sais pas. Il parlait de la Lettonie. Et de son consul à Marseille. »

Le consul de Lettonie à Marseille voit beaucoup de compatriotes. Il aurait pu ne pas se souvenir. Heureusement...

Mais comment eût-il oublié Maria Jancewitz ?

Une femme qui veut s'engager dans la Légion étrangère.

Maria Janceniwtz était servante à Mittau, dans la Courlande. Elle était fiancée. Elle avait les pomettes un peu saillantes des Lettonnes. Un rêve slave dans les yeux clairs et une pensée cachée sous un petit front dur. Son fiancé s'appelait peut-être Ivan, ou Peter, ou Boris. On ne sait pas. Le consul de Lettonie est sans lumière sur ce point-là. Non plus que la brigade mobile, ni le parquet du tribunal de Lille.

Un jour, le fiancé partit en déclarant qu'il s'en allait en France et qu'il s'engageait dans la Légion étrangère.

Maria Jancewitz vécut avec son rêve slave et sa pensée cachée. C'est ainsi qu'elle arriva à Marseille, avec tout un lot d'émigrants à qui elle s'était mêlée. Elle n'avait pas de passeport, pas de papiers, pas d'argent.

Comment était-elle venue de si loin, toute seule, sans ressources? Comment était-elle passée à travers les frontières, les douanes et les fonctionnaires ? On ne sait pas. Ce qu'on sait seulement, c'est qu'elle était vêtue d'un pantalon de velours, d'une chemise brune et d'une veste de lustrine. Cela, c'est le commandant du bureau de recrutement de Marseille qui l'a dit.

Comment cet officier supérieur intervient-il dans cette affaire ? De la façon la plus simple du monde.

Au début de l'an dernier, il a vu entrer dans son bureau un mince garçon résolu en costume de travail qui a demandé, avec un fort accent letton qui garde de particulières sonorités, d'une voix menue, mais nette :

— Pour s'engager... Légion étrangère...

Maria ne savait que ces mots-là. Elle dit son vrai nom : Jancewitz ; et un faux prénom : Léon. Elle attendit sur un banc de bois. Ensuite, on la fit entrer dans une salle nue. Il y avait un officier et un soldat secrétaire. L'officier était un médecin-major. Sur la porte, il y avait écrit : *Visite médicale.*

Mais Maria ne savait pas lire le français. Elle ne connaissait pas les grades des officiers. Elle ne savait pas apparemment l'obligation de cette formalité le conseil de revision. Il était trop tard pour reculer. Elle ne recula pas.

Ce fut le major qui recula.

Il y eut ce jour-la un médecin plus surpris que le légiste de Lille. Le Dr Lecat a peut-être déjà vu des femmes habillées en homme. Le major de Marseille n'avait jamais observé de conscrits revêtus d'une anatomie féminine.

Dans le Nord sous ses vêtements d'homme.

Maria fut remise à son consul. Celui-ci l'interrogea paternellement. Elle lui dit, à travers ses larmes, son projet manqué. Puisque le fiancé, Peter, ou Ivan, était parti à la Légion étrangère, elle avait voulu aller le rejoindre... Voilà...

Elle expliqua cela en letton. Et elle se mit à pleurer avec les mêmes sanglots que toutes les femmes de tous les pays.

Le consul demanda son rapatriement. Et, en attendant la terminaison des formalités, qui sont longues, même dans cette administration internationale que nous envions à l'Europe, il garda Maria Jancewitz à son service. Elle reprit « les vêtements de son sexe ».

Si bien que le jour où son consul lui remit paternellement un beau passeport tout neuf pour s'en retourner à Mittau, elle revêtit son pantalon de velours, sa chemise brune, sa veste de lustrine, demandant à la garde de Marseille un billet pour Lille et traversa toute la France, comme elle avait traversé toute l'Europe.

On disait qu'il y avait du travail dans le Nord. Le travail, c'est de l'argent. Avec de l'argent, on peut aller jusqu'a Sidi-Bel-Abès retrouver la Légion étrangère, sans passer par messieurs les officiers de Marseille, qui sont si curieux et si exigeants.

Voilà comment Maria Jancewitz arriva à Marseille, dans l'arrondissement d'Hazebrouck, puis à Vendin-le-Vieil, avec ce pantalon de velours, cette chemise brune, cette veste de lustrine, ces vêtements de travail, si pareils à ceux qui enveloppaient le cadavre de la rue André Despretz, et qu'exhuma, un matin de juin, la pioche du cantonnier Norbert Fournier.

Mystère féminin et tragique énigme.

Ces deux romans qu'emplissement un mystère féminin d'Orient et une énigme tragique de chez nous s'inscrivent en quelques feuillets de procès-verbaux et de rapport dans un dossier de justice que les magistrats viennent de rouvrir hier.

On y voit tout de suite la plus simple explication à la vie étrange de ces femmes qui s'habillent en hommes : « Il arrive fréquemment, dit une pièce officielle, que les étrangères revêtent des costumes masculins et dissimulent leur sexe afin de trouver plus facilement du travail dans nos régions. »

Cette première ligne d'enquête éclaire brutalement le mystère féminin.

Mais la dernière ligne où la justice s'apprête à écrire le nom de Maria Jancewitz sur un dossier criminel et sur une tombe abandonnée n'aura pas résolu l'énigme tragique.

MAURICE CORIEM.

La dernière innovation de la Police Parisienne

UN SIGNAL D'ALARME CHEZ SOI

Un monsieur est chez lui, bien tranquillement... Soudain, irruption de malfaiteurs.

Le monsieur appuie sur un bouton.

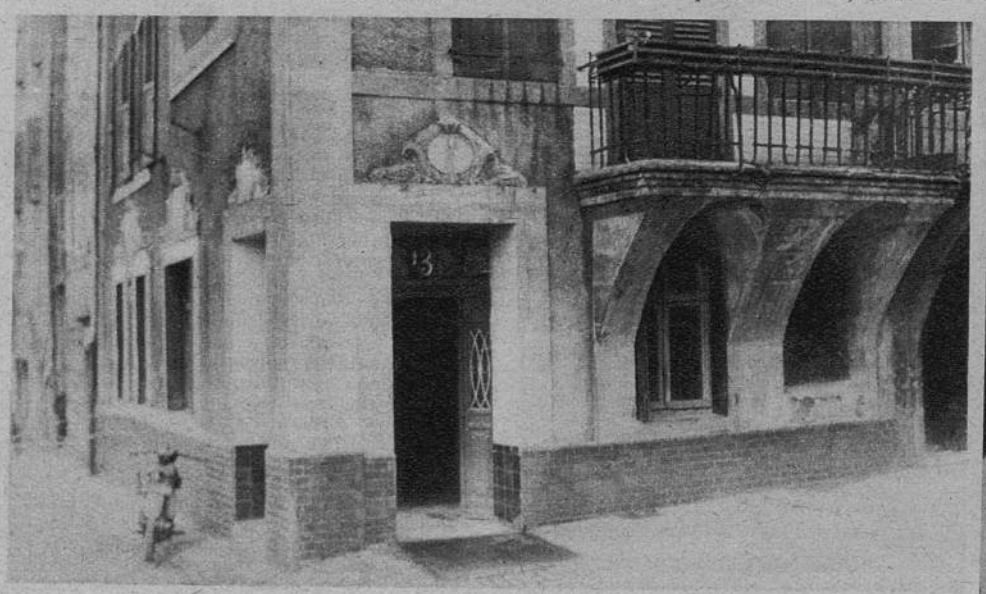
Quelques secondes. Une porte s'ouvre. Des agents bondissent : « Haut les mains ! Police !... » Les malfaiteurs sont capturés. Le monsieur sourit. Et les agents se retirent sur la pointe des pieds. Avec les bandits proprement enchaînés, cela va sans dire.

Et le monsieur continue à être chez lui, bien tranquillement.

Non ! ce n'est pas du cinéma, C'est de la réalité. De demain ? Pas même... D'aujourd'hui.

Ou presque la réalité. Car, en une matière aussi sérieuse et devant un effort aussi méritoire, il ne faut rien exagérer. Mais il convient de le signaler : « On peut avoir, désormais, un signal d'alarme chez soi. »

M. de Castel de Courval, directeur adjoint de la police municipale, a bien voulu lui-même nous en expliquer tout le mécanisme et nous exposer aussi tous les moyens d'information rapide que la police mettait



Dans les bas-fonds de Metz, où décidément les maisons de tolérance font beaucoup parler d'elles, un drame a éclaté. Un jeune Allemand a tiré un coup de revolver sur le tenancier, M. Albert Groupp, qui refusait de le laisser entrer à quatre heures du matin. M. Groupp, blessé mortellement, s'est affaissé au seuil de son établissement. On voit sur nos documents (de gauche à droite) *le meurtrier, Conrad Pfeiffer, vingt-trois ans, le lieu du rapide drame, au grand 13, et Albert Groupp, la victime.* (G.)

à la disposition des particuliers et du public.

Et d'abord, le S. O. S.

Celui-ci porte un nom expressif. Il date d'hier. C'est la dernière innovation de la Préfecture de police.

Chacun peut le faire installer chez soi, sans autre formalité que le paiement inévitable des frais nécessaires. C'est, en somme, un signal d'alarme semblable à celui que nous connaissons tous pour l'avoir vu dans tous les compartiments de chemin de fer.

Un anneau à tirer. Ou un bouton à presser. Le système ainsi actionné est branché sur une ligne spéciale, laquelle est en communication directe avec le poste de police. Un simple geste, et, instantanément, un « départ » complet de forces de police se précipite à votre domicile.

Sans doute ce procédé n'est-il pas utile pour chaque particulier. Et les cas de la vie quotidienne où la police est indispensable et urgente chez soi sont, heureusement, assez exceptionnels. Mais il n'en est pas de même dans un grand nombre d'établissements de finance, d'industrie ou de commerce.

Les banques, par exemple, qui, durant la nuit, n'ont pour assurer leur garde que des veilleurs en nombre limité ont un intérêt puissant à utiliser ce signal.

Un exemple récent vient de démontrer que même en plein jour, le S. O. S. de la police municipale eût rendu le service immédiat qu'il fallait. En quelques minutes, un « départ » eût pu se rendre à la banque Baruch, et les bandits masqués de la rue La Fayette étaient, selon l'expressif argot policier, « ceinturés sur le tas » — c'est-à-dire pris sur le fait.

Il n'est pas besoin d'ajouter que le S. O. S. est déjà adopté par plusieurs établissements de crédit. Et de plus en plus son usage entrant dans les mœurs, nous le verrons prendre place dans la liste des perfectionnements et des conforts que le progrès réalise dans sa course qui rivalise — victorieusement parfois — avec celle du temps. Et à force de courir après ce temps, nous pouvons espérer qu'il n'est pas loin où nous verrons sur les écriteaux des appartements à louer : tout confort, chauffage central, ascenseur, téléphone... et S. O. S. municipal.

Peut-être même lirons-nous, au-dessous de l'anneau que nous pourrons tirer ou du bouton que nous devrons pousser, cette inscription administrative que nous avons tous lue dans les compartiments de chemins de fer : *Tout appel non justifié expose son auteur à des poursuites correctionnelles.*

Et ce sera justice, car les plaisantins sont une race irrespectueuse et stupide, à la ville comme dans les trains.

Le S. O. S., évidemment, ne supprime ni ne remplace le *Police-Secours* normal, que tout abonné au téléphone peut posséder chez lui. On l'appelait auparavant sous le vocable : Danton. Il n'est plus aujourd'hui, avec l'automatique, qu'à former le n° 17 sur son cadran. L'appel parvient ainsi directement au standard de la police municipale, où il existe une permanence spéciale. Si l'abonné ne donne pas son adresse, un dispositif ingénieux permet de la découvrir.

Nous vivons présentement un temps où les mauvais garçons abusent de leur scélératesse. Ce n'est pas trop des ressources de la science et du progrès pour prévenir leurs attentats. Rapidité d'abord, pour alerter la police. Et aussi connaissance plus complète des appareils de *Police-Secours*. M. de Castel de Courval estime qu'on ne s'en sert pas assez.

Au cours de l'année dernière, cependant, on a pu arrêter déjà dix malfaiteurs en plein « travail » de cambriolage. On est intervenu plus de quatre cents fois dans des attaques ou des rixes sans qu'il y eut mort ni blessure grave. On a porté secours à trois cents soixante-dix personnes blessées ou malades sur la voie publique.

Il n'y avait à cette époque que 200 appareils en service. On en compte aujourd'hui 617.

Aussi le « signal d'alarme chez soi » est maintenant une réalité, même quand l'avertisseur est public et placé dans la rue. Car où donc le Parisien est-il mieux chez soi que dans les rues de Paris ?

LOUIS MARS.

L'ENLÈVEMENT DU FILS LINDBERGH

D'audacieux « gangsters » (on appelle « kidnapers » les spécialistes de ce genre de travail) ont enlevé le bébé de Charles Lindbergh.

Des milliers de détectives sont entrés en action. Le malheureux père, la malheureuse maman, affolés, ont tout fait pour retrouver leur enfant. Le monde entier a appris cette nouvelle avec stupeur.

Sait-on que l'enlèvement contre rançon est en Amérique chose courante ? Nous avons évoqué ici-même quelques-unes de ces sensationnelles séquestrations. Mais il en est des foules d'autres. Depuis le début de l'année, près de *trois mille* personnes ont été ainsi, sous la menace du revolver, « subtilisées » par des bandits. La plupart sont retrouvées parce que les parents, les amis, hors d'eux-mêmes, paient sans retard les dollars exigés. Mais d'autres sont mortes sous les coups des agresseurs déçus... Et il ne semble pas que cette nouvelle forme particulièrement odieuse de banditisme ait été jusqu'à présent sanctionnée de façon suffisamment énergique par les autorités de justice.

Cette fois-ci, l'enlèvement du « baby Lindbergh » a soulevé en Amérique une indignation qui se conçoit. Il est probable que si chez nous pareil crime était commis — heureusement nous n'en sommes pas encore là ! — il en serait de même. L'Amérique a beau se targuer d'être au premier plan du progrès et de la civilisation, elle n'a pas de quoi être fière de ces criminels de grand chemin, si adroits soient-ils, que sont les « kidnapers ». De pareilles prouesses nous rejettent loin en arrière, au temps des diligences, voire de la guerre de Cent ans. On mesure — à juger semblables forfaits — quelle est, chez nous, avec une police modèle, la sécurité de l'individu ! On n'a jamais parlé, à notre connaissance, d'une « affaire » semblable dans notre pays. Espérons que nous n'aurons jamais à en enregistrer. Ou que si, par hasard, il se trouvait des émules aux téméraires yankees voleurs d'enfants, les services de la Sûreté auraient tôt fait de les découvrir et nos tribunaux de les punir comme il convient.

Nous n'en sommes point encore là, c'est l'opinion notamment de toute la police. De pareilles monstruosités sont à peu près impossibles chez nous, où l'on ne saurait cacher longtemps dans une retraite ignorée de tous les victimes d'un rapt aussi sensationnel.

APRÈS LE VOL DE LA BANQUE BARUCH

Comme nous le disons par ailleurs, deux des bandits qui assaillirent le personnel de la banque Baruch, rue La Fayette, avaient été identifiés par les enquêteurs. Il s'agissait de Knezevitch et Kostimychek, deux Tchécoslovaques. On a arrêté, dans sa ville natale, à Zairdovic (Bosnie), le dénommé Kostimychek. Il a nié toute participation à l'agression sanglante de Paris, mais des présomptions très fortes subsistent contre lui.

A son arrestation, Kostimychek était porteur d'un passeport truqué. Il reconnut être au courant (par les journaux, dit-il) de l'attentat, et son casier judiciaire est des plus chargé.

Kostimychek sera ultérieurement extradé et ramené à Paris.

LE JURY DE LA SEINE ACQUITTE UNE MEURTRIÈRE

Mme Fouque tenait un hôtel rue Saint-Paul, à Paris. Elle fut souvent victime de la brutalité de Mathieu, son ami, un ivrogne brutal qui l'injuriait sous le moindre prétexte, et principalement à propos d'argent. Le 10 novembre dernier, après une effroyable dispute avec Mathieu, elle l'abattit de cinq balles. Atteint de trois balles meurtrières, il succomba peu après à d'abondantes hémorragies internes du poumon et du ventre. Mme Fouque a comparu devant la Cour d'assises de la Seine. Après plaidoirie de Me Campinchi, elle a été acquittée. *(R.)*

On accuse, on plaide, on juge...

L'affaire du collier.
(Deuxième version.)

Lorsque Marie-Antoinette d'Autriche arriva de Vienne pour épouser celui qui devait être le roi de France Louis XVI, la Ville de Paris, au cours de fêtes fastueuses, offrit à la future reine un collier composé de quarante-cinq diamants éclatants, d'un blanc bleu incomparable.

Le joyau eut un sort divers et varié : il orna durant des années le cou frêle que devait plus tard toucher le couperet, puis fut mis sous séquestre, passa entre les mains de plusieurs personnes, et, enfin, entra dans la splendide collection des souvenirs historiques des Bourbons.

Jusqu'au 2 décembre dernier, date de la mort de don Jaime de Bourbon, cousin et rival du roi Alphonse XIII, avec lequel il se réconcilia après la chute de la monarchie espagnole, la collection des Bourbons resta donc au fils de don Carlos. Mais celui-ci laisse à présent six héritiers : trois sœurs et trois neveux qui sont des princes de Bourbon d'Autriche et qui doivent se partager ses biens, puisque don Jaime n'avait pas fait de testament.

Or à qui reviendra le collier, le fameux collier de la Ville de Paris, moins connu que celui qu'acheta pour Marie-Antoinette le cardinal de Rohan et qui fit marquer au fer rouge la comtesse de la Motte, mais plus beau peut-être avec ses quarante-cinq diamants d'une eau si pure ?

Les héritiers de don Jaime, n'ayant pu encore se mettre d'accord, ont donc demandé au président Wattine la mise sous séquestre du collier, ce qui fut fait.

Si une transaction intervient, l'histoire se terminera ainsi, sinon on plaidera dans un avenir assez éloigné devant le tribunal civil de la Seine une nouvelle affaire du collier de la reine Marie-Antoinette.

La concierge aime le mimosa.

Il y a quelques semaines, Mme L... était avisée par une sienne amie de Nice qu'elle allait recevoir un colis contenant dix kilos d'oranges et du mimosa ; Mme L... attendit les fruits et les fleurs, mais, telle sœur Anne, ne vit rien venir.

Or, un matin, elle aperçut dans la loge de sa concierge deux vases emplis de mimosa.. les grappes d'or ensoleillées, aériennes, lumineuses éclairaient et parfumaient l'antre sombre de la dame du cordon qui, interrogée sur la provenance desdites gerbes, s'exclama avec hauteur :

— Je n'ai pas à déclarer à mes locataires d'où je tiens mes fleurs.

— Vous les tenez, répliqua la locataire, d'un colis qui m'était destiné !

Avec mépris, la concierge haussa les épaules et ferma la porte au nez de Mme L..., laquelle s'en fut au marché ; là, une seconde surprise l'attendait, la fille de la concierge installée devant un panier débitait... des oranges rondes, superbes.

— Mais, mademoiselle, s'exclama Mme L..., vous vendez mes oranges tandis que votre mère a garni sa loge avec mon mimosa !

A l'image de sa maman, la « demoiselle portière » haussa une épaule méprisante et continua à crier.

— Elle est belle, mon orange, elle est bien belle et bon marché... voyez mon orange.

Avec amertume, la locataire pensa que si lesdites oranges étaient vendues à bas prix, leur prix de revient était certes minime, et elle assigna la concierge devant le juge de paix du XVIIIe arrondissement.

— Alors, monsieur le Juge de paix, je n'ai pas le droit d'avoir dans ma loge du mimosa ni ma fille le droit de vendre des oranges sans que mes locataires en concluent que mimosa et oranges sont volés ?

— Evidemment, fit le juge de paix, seulement il est à remarquer qu'à l'époque où vous fleurissiez votre loge, alors que votre fille débitait des oranges au marché, Mme L... devait recevoir un colis de fruits et de fleurs.

Et la concierge de trancher, péremptoire :

— Coïncidence !

Le juge de paix, mal convaincu, a ordonné une enquête pour savoir si le colis envoyé du pays du soleil avait été remis à la grande prêtresse du cordon.

Fumées d'opium.

Porter un des plus grands noms de l'aristocratie russe, posséder châteaux à Saint-Pétersbourg et à Moscou, vivre à la cour près de la famille impériale et, un jour, s'apercevoir, comme après un horrible cauchemar, que tout cela est fini, que la Révolution triomphante a fait place au bolchevisme et que les grands seigneurs russes ont cette ultime ressource, se réfugier à Paris pour y devenir chauffeur, manucure ou joueur de balalaïka, ce fut le sort des princesses Galitzine.

Descendantes des grands princes de Lithuanie, presque ruinées, après le massacre du dernier tsar, elles vinrent en France, où elles mènent depuis des années une existence paisible, retirée, calme.

Mais la jeune princesse Galitzine n'a que vingt-cinq ans, comment passer ses longues journées vides ?

Comment tuer le temps ? fumer l'opium, séduisante perspective à laquelle l'exilée se laissa prendre, et elle passa des heures dans la fumerie qu'avait installée, dans son atelier, le peintre Guirand.

O l'enivrante senteur de la fumée parfumée qui monte en spirales vers le plafond ! O la douceur du songe qui permet de supposer que l'on ne se trouve pas dans un banal entresol parisien, mais dans le fastueux château moscovite.

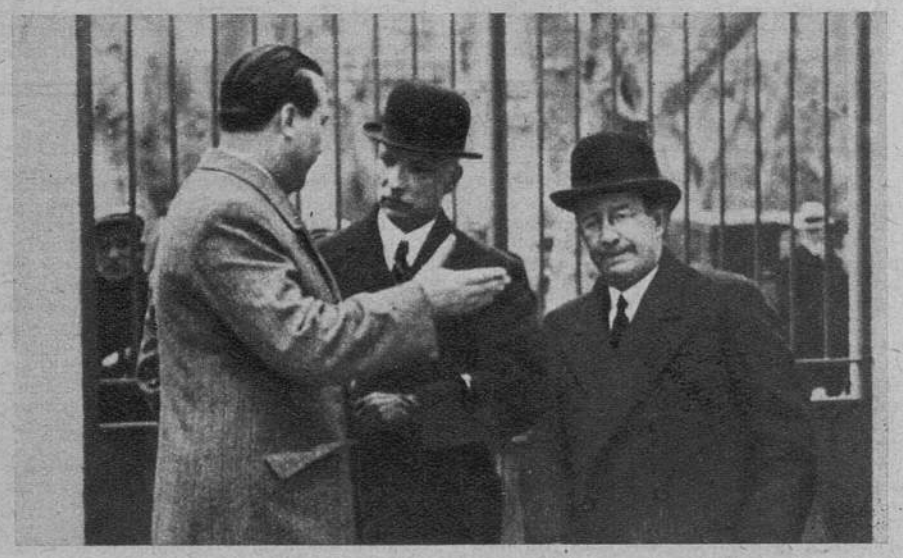
Cela dura jusqu'à l'arrivée de... la police, qui arrêta la princesse, le peintre et une certaine dame Tulcon ; tous trois, pour détention de stupéfiants, passent devant la 10e Chambre correctionnelle assistés de Mes Alexandre Zevaès, Maurice Garçon et Jacques Dislay.

Fumées d'opium, rêve enchanteur, douloureux réveil !

Rôle des Assises de la Seine.

Lundi 14 mars. — Mohamed Ben Madani : Meurtre et port d'arme prohibée. Défenseur : Me Daussinette. SYLVIA RISSER.

A la Rochelle, un drame d'amour. Un jeune homme de dix-huit ans qui avait depuis longtemps des relations intimes avec une jeune fille de dix-sept ans, voyant les parents s'opposer au mariage, a tenté d'égorger la malheureuse à coups de rasoir. Voici les héros de ce triste drame.



A Marseille, le consul général de Turquie, Sever Djemal Bey, après une discussion avec un planton du Consulat, nommé Ossman, a été tué par celui-ci à coups de revolver. Puis le meurtrier s'est suicidé. Voici les autorités judiciaires sur les lieux du crime. (W. W.)

Quand les chauffeurs se défendent

Le professeur vient de simuler une attaque, après que le chauffeur a mis pied à terre. En lui désarticulant le poignet, le chauffeur arrache son revolver au « bandit ». (W. W.)

Dans la capitale allemande, il arrive, aussi fréquemment que chez nous que des chauffeurs de taxi soient attaqués par ceux qu'ils transportent. En effet, la situation d'un homme à son volant, tournant le dos de façon constante à ceux qu'il a « chargés », est des plus périlleuse. Il ne voit rien de leurs mouvements ; il ne sait rien de ce qui se trame derrière lui. Certes, à Paris, une ordonnance du préfet de police a autorisé les chauffeurs, la nuit, à demander leurs papiers à ceux qui désirent se faire conduire vers quelque destination lointaine : banlieue obscure ou suspecte. Mais, pratiquement, il est difficile au conducteur de marquer une pareille défiance vis-à-vis de clients qui peuvent être, pour lui, d'un bon rapport.

Dans la capitale allemande, sur l'instigation de la police du Reich, on a imaginé de faire donner aux chauffeurs de taxi une série de leçons de jiu-jitsu. Le jiu-jitsu est déjà une vieille connaissance pour les lecteurs de *Police-Magazine* ; nous avons parlé déjà deux ou trois fois de cette manière particulièrement simple et efficace de se défendre dans la rue, même contre des adversaires armés. A Londres, ce sont des femmes ou des jeunes filles qui, depuis l'affaire du satyre assassin de Blackheath, font du jiu-jitsu ; à Berlin, ce seront des chauffeurs de taxi.

Un professeur nippon a été désigné par les autorités pour faire des démonstrations. Il ne se contente pas d'opérer avec des élèves à lui, sous les yeux des « taxis » ; il prend place dans la voiture et attaque carrément le chauffeur, sans le prévenir, soit de l'intérieur, soit du marchepied, au moment de régler la course. Nos photographies montrent amplement comment l'affaire se passe, et comment l'on désarme un agresseur, même muni d'un revolver.

Il est évident que, sur la route, les conditions ne sont pas tout à fait les mêmes. Mais un chauffeur qui a dû accepter des clients aux allures bizarres se méfie instinctivement ; et s'il n'est pas abattu à travers la glace, par une balle tirée par derrière, il a une belle chance d'imposer sa loi à son agresseur. Car le jiu-jistu, nous l'avons dit, est un moyen de défense à la fois très simple et terriblement efficace. On peut casser le bras ou désarticulier l'épaule de l'agresseur en quelques secondes, et sans faire énormément d'effort. C'est dire que cette méthode, très en honneur dans la police française au demeurant, et qui a permis des captures particulièrement délicates, permet d'espérer que dans l'avenir des vies humaines seront sauvegardées. Le jiu-jitsu, d'ailleurs, est très amusant à apprendre et à pratiquer ; au bout de quelques leçons, on est étonné et de la fragilité du corps humain, et de la facilité des parades.

La seconde classique et redoutable du « Mains en l'air » ! Pour rabattre suffisamment vite sa main, saisir l'arme et la détourner, il importe de ne pas hésiter... (K.)

Ici, de l'intérieur même de sa voiture, le chauffeur attaqué arrache l'arme au « bandit » supposé. A partir de ce moment, c'est lui qui est le maître de la situation. (K.)

Une des attaques les plus classiques contre les chauffeurs : le coup du père François. On peut très bien s'en défendre à condition de ne pas perdre la tête. (K.)

UNE GARDERIE D'ENFANTS AU PALAIS

Tous les jours, on peut observer dans les diverses chambres du Palais de justice la présence d'enfants en bas âge.

Ces enfants sont amenés le plus souvent par des justiciables qui espèrent, en présentant leur progéniture, apitoyer les juges.

A la correctionnelle, les petits êtres conduits par les inculpés sont nombreux.

Il y a des cas moins infâmants mais souvent plus pénibles encore pour les enfants : le divorce. Pendant les entrevues de conciliation, les époux désunis se déchirent sans pudeur, se jettent à la face les pires injures, oubliant que de petites oreilles écoutent et que les jeunes mémoires sont fidèles.

Certains mauvais exemples, certaines situations déplorables sont ainsi imposés aux enfants dans bien des circonstances.

La place des enfants n'est pas dans les chambres du tribunal, pas plus d'ailleurs dans les couloirs du Palais de justice.

Mais où mettre ceux-ci? Beaucoup de mères ne peuvent les confier à quelqu'un et sont dans l'obligation de les emmener avec elle.

Aussi, Mme Campinchi, épouse de l'éminent avocat et avocate elle-même, tente actuellement d'organiser au Palais une garderie d'enfants : le vestiaire des mères.

Dans une vaste pièce, claire et bien aérée qui ne doit pas être difficile à trouver au Palais, les jeunes enfants pourraient s'ébattre sous la surveillance d'infirmières.

Cette organisation serait peu coûteuse, et de cette façon on éviterait à de pauvres petits êtres beaucoup de chagrin et beaucoup plus encore de mauvais exemples.

Souhaitons à Mme Campinchi de trouver les appuis nécessaires pour mener à bien son œuvre qui témoigne de son grand cœur.

PRIMES GRATUITES

aux

ABONNÉS DE "POLICE-MAGAZINE"

PRIME N° 1. — 12 mouchoirs batiste fonds filetés couleur, dimensions 28 × 28.

PRIME N° 2. — 6 très beaux mouchoirs chemisiers batiste fine d'Irlande, vignettes couleurs fantaisie grand teint, marque l'Oasis, dimensions 42 × 42.

PRIME N° 3. — 1 bracelet gourmette plaqué or « Laminor », garanti 10 ans.

PRIME N° 4 — 1 chaîne de montre Régence en milanaise « Laminor », plaqué or, garantie 10 ans, ou en platinum, au choix.

ENVOI FRANCO

Toute personne désirant souscrire un Abonnement doit nous indiquer la prime choisie.

Savoir, c'est prévoir...

Ne craignez pas d'apprendre la Vérité.

Demandez votre Horoscope gratuit.

Le célèbre professeur DJEMARO offre, durant son séjour en France, de venir en aide aux opprimés, aux découragés. Il affirme que le secret du bonheur dépend de la confiance en soi, de la maîtrise, de la volonté, de la RÉVÉLATION DE L'AVENIR. Quels que soient l'âge, la situation, l'état de santé, on peut améliorer son existence grâce au précieux secours de l'Astrologie. Le professeur DJEMARO vous dévoilera les secrets de votre vie future ; vous connaîtrez vos amis, vos ennemis, votre destinée. Il deviendra votre guide et vous indiquera la route à suivre pour réaliser vos projets et satisfaire vos ambitions : affaires, héritages, spéculations, mariage, divorce. Et, grâce à lui, le bonheur et la prospérité remplaceront déceptions et soucis.

Pour recevoir, sous pli cacheté et discret, l'étude gratuite de votre avenir, écrivez très lisiblement votre date de naissance très exacte, vos nom, prénoms, adresse, et, si vous le voulez, joigner 2 francs en timbres-poste pour frais d'écriture.

Professeur DJEMARO, service S. E., 17, rue de l'Industrie, Colombes (Seine).

SITUATION LUCRATIVE

Indépendante, sans capital. Jeunes ou vieux des deux sexes, demandez-la à **l'Ecole Supérieure de Représentation,** fondée par les industriels de l'Union Nationale. On gagne en étudiant. Cours oraux et par correspondance, quelques mois d'étude. Brochure 17 gratis, 3 *bis*, rue d'Athènes, Paris (9e).

---

7 fr. le CENT. Copies d'ad. et gains suivis à Correspondants 2 sexes pend. loisirs. ÉTAB. SERTIS, 67, LYON.

Astrologie, Tarots, Lignes Main, Guide Précieux

VOYANTE Succès en tout. Date des événements. Mme MAY, 86, rue des Moines (Mét. Brochant) Paris-17e (de 2 à 7 h.) par correspondance. Prénom. Date naissance. 20 frs.

VENTE RÉCLAME

MONTRE et chaîne, ou bracelet de précision, pour homme et dame, remontoir marchant 36 heures. Même prix: Bracelet homme ou dame, lumineux au choix. Garanti 6 ans sur bulletin spécial. Env. cont. rembt. **9 fr.**

Fabrique P. M. ERVICT, Rue Amelot. Paris

SANS RIEN VERSER D'AVANCE

Vous pouvez avoir pour **40 Frs PAR MOIS**

CHRONOMÈTRE "CO-RE" DOUBLE BOITIER

Une montre précise, élégante, solide Echappement ancre 15 rubis, decor moderne

PLAQUE OR INALTERABLE

Livrée avec sa chaine en plaqué or au prix de. . . **480.**

Catalogue Général N° 72 gratis sur demande

COMPTOIR RÉAUMUR 78 rRéaumur Paris

POUR RIRE ET FAIRE RIRE, A LA NOCE, PARTOUT

LE RECORD DU RIRE

Demandez le **SUPERBE ALBUM ILLUSTRÉ** ,200 pages. 1200 gravures comiques. **UNIQUE AU MONDE :** *Farces et Attrapes nouvelles Surprises sensationnelles, Chansons et Monologues,* CURIOSITÉS COMIQUES PAR MILLIERS. *Appareils de prestidigitation bon marché. Objets truqués hilarants Danses, Hypnotisme. Magie. Pour réussir, etc...* Envoi contre 2 francs (timb. franç. ou mand.). **Établ Paul GOBIN, 9 boul. St-Martin PARIS (3e)**

INFAILLIBLEMENT avec *l'IRRADIANTE* envoyée à l'essai, vous soumettrez de près ou de loin quelqu'un à *VOTRE VOLONTÉ.* Demandez à Mme GILLE, 169, r. de Tolbiac, PARIS, sa broch. grat. N°4.

---

6 A 8 FR. LE CENT, adresses et 50% à corresp. 2 sexes, toute année. *Renseig. gratuits. Écrire :* **Établissemts P. LOUY, à Lyon**

GAGNEZ 1 000 frs par mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Partout. Écrire: **Manufacture PAX G., à Marseille.**

Mme LUCETTE Consult. par MÉDIUM. Cartom. SCIENCES OCCULTES, MAGIE 42, r. Jouffroy. 17e. T. les j. de 10 à 6 h. et par correspondance.

AVENIR dévoilé par la célèbre voyante Mme MARYS, 45, r. Laborde, Paris 8e. Env. prén. date de nais. 15 fr. mandat (de 3 à 7).

Le Grand Succès du Jour

MONTRE-BRACELET

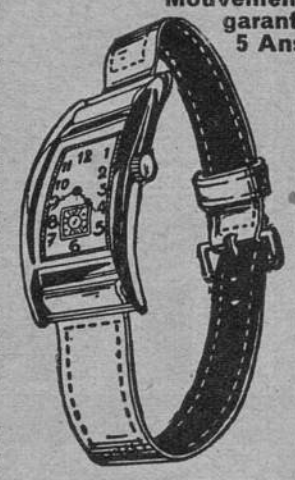
pour hommes, Marque "UTILIA"

en PLAQUÉ OR LAMINÉ, Rectangulaire et Cintrée

épousant exactement la forme du Poignet.

L'Élégance de sa ligne CAMBRÉE lui confère un cachet de perfection tout particulier.

Mouvement garanti 5 Ans



MODÈLE SPÉCIAL

MOUVEMENT A ANCRE empierré de 15 Rubis, Balancier compensé, antimagnétique, Ellipse saphir, Spiral BRÉGUET Haute précision. Chiffres reliefs. Petit cadran de secondes. **Bracelet cuir veau-velours** d'un riche effet. Boîtier en plaqué or.

Indispensable à tous : SPORTIFS, TOURISTES, AUTOMOBILISTES, VOYAGEURS, INGÉNIEURS, CONTREMAITRES, etc. Contrôle le rendement, oblige à l'exactitude.

PRIME GRATUITE. Tout Souscripteur qui enverra le BULLETIN DE COMMANDE ci-dessous recevra en même temps que la **MONTRE-BRACELET** un **SUPERBE STYLO-MINE** en Argenta Système Breveté indéréglable.

Les deux objets sont livrables immédiatement aux Conditions du Bulletin ci-dessous.

BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez m'adresser le **BRACELET-MONTRE** en **PLAQUÉ OR laminé** avec sa prime au prix de **295** frs, que je paierai à raison de **20** frs **par mois,** le 1er de **25** frs, port et emballage compris, et les suivants de **20** frs tous les mois. Au comptant **280** frs. Les quittances seront majorées de **1** fr. pour frais d'encaissement.

Nom et prénoms _____

Rue _____ **Signature :**

Ville _____

Département _____

Envoi du superbe catalogue, gratuitement sur simple demande-Prière de découper ce Bulletin et l'envoyer à

L'ÉCONOMIE PRATIQUE — 15, Rue d'Enghien — PARIS-Xe

REVOLVER SYMPATHIQUE mettant knock-out du premier coup, pour 10 minutes, le malfaiteur qui vous attaque. **DIOU,** boîte postale 33, **Montreuil-s/Bois** (Seine).

PROCHAIN CONCOURS

Secrétaire près les Commissariats de

POLICE à PARIS

Pas de diplôme exigé. Age : 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire: Ecole Spéciale d'Administration, 4, rue Férou, Paris-6e.

AVENIR Révélé par la célèbre voyante diplômée **Mme Thérèse GIRARD,** 78, Av. des Ternes, Paris (17e). Cour 3e ét. **De 1 à 7 h.** ***Vous serez forts, vous vaincrez, vous réussirez.***

CLINIQUE médico-chirurgicale, voies urinaires, peau, syphilis, malad. des femmes, 10, rue Beaugrenelle : mét. Beaugrenelle.

PARMI SOUCIS et difficultés, le meilleur guide : Mme de Thénès, 18, faubourg St-Martin, qui consulte de 9 h. à 20 h. et par correspondance

---

Vente directe du fabricant aux particuliers et franco de douane.

100 000 clients par an
20 000 remerciements
Acc.-piano. 965 fr.
Acc.-chrom. 850 fr.
Demandez catalogue français gratuit
Affranchir Fr. 1.50

Fabr. d'accordéons, d'instruments de musique et de phonos
MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) N° 606

L'ENNUI C'EST LA MORT !

POUR RIRE et FAIRE RIRE

Demander les catalogues *Farces Attrapes, Surprises, pour Soirées et dîners, Chansons, Monologues. Prestidigitation, Physique, Magnétisme. Librairie.* — Envoi contre 2 fr. Se recommander du journal. *H. BILLY. 8, rue des Carmes, Paris.* Maison fondée en 1808.

SOIGNEZ-VOUS CHEZ VOUS

SANS PERTE DE TEMPS, SANS PIQURES SANS INTERRUPTION DANS VOTRE TRAVAIL

MALADIES INTIMES DES DEUX SEXES

SYPHILIS, BLENNO, URETHRITES, PROSTATE, CYSTITES, PERTES, METRITES, IMPUISSANCE

Traitement facile à appliquer soi-même à l'insu de tous. Efficace et sûr.

SÉRUMS-VACCINS NOUVEAUX

Venir ou écrire: **Doct. 71, rue de Provence, Paris (9e)** — Angle Chaussée d'Antin

---

Si vous aimez...

LA GRACE DE ***LILIAN HARVEY***
LE CHARME D'***HENRI GARAT***

Une charmante attitude de Lilian Harvey dans ***LE CONGRÈS S'AMUSE***

Lisez dans le numéro de **"MON CINÉ"** qui paraîtra **JEUDI PROCHAIN**

LE ROMAN-CINÉ COMPLET

LE CONGRÈS S'AMUSE

TIRÉ DE CE GRAND FILM A SUCCÈS, ET QU'ONT INTERPRÉTÉ AVEC TANT DE TALENT CES DEUX ARTISTES

N'oubliez pas d'acheter la **semaine suivante**

" MON CINÉ " QUI PUBLIERA

A NOUS LA LIBERTÉ !

LE REMARQUABLE FILM DE **RENÉ CLAIR**

BIENTOT UN

GRAND CONCOURS

doté de nombreux prix

En vente partout, le N° : 75 Centimes

La Joie au Foyer !

véritables **Carillons Westminster**

Mouvements de Précision 8 timbres gongs

LUXUEUSES ÉBÉNISTERIES

GARANTIE DIX ANS

PAYABLES

0 fr. 85

PAR JOUR

Livraison immédiate - Prix de Fabrique

Cartels
Garnitures de Cheminée
Bronzes d'Art

TRÈS GRAND CHOIX - TOUS LES STYLES

Établts C.A.M.P., 1, Rue Borda, Paris (3e)

Catalogue Général "Pendules" franco sur demande

EN VOUS ABONNANT
" POLICE-MAGAZINE "
VOUS AUREZ DROIT A UNE
Superbe PRIME GRATUITE
(Voir, page 14, la liste des primes.)

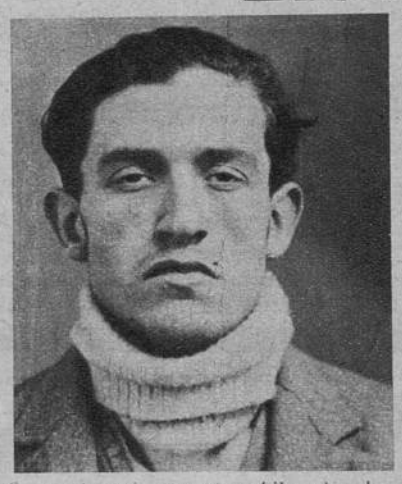
Le Gérant : F. TINESSE.

Imp. CRÉTÉ. — CORBEIL.

3e année - no 68 — 1 fr. — 13 Mars 1932.

POLICE MAGAZINE

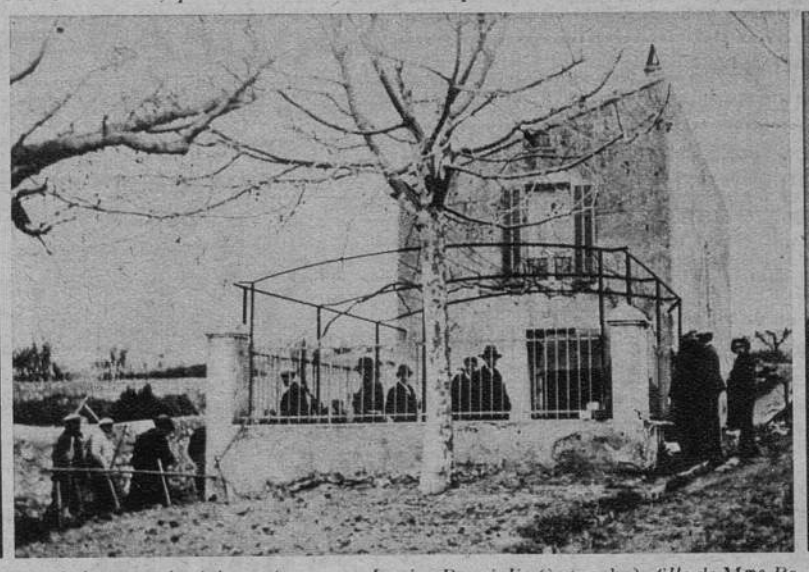
Bloc-Notes de la Semaine *(Suite.)*



On a retrouvé une automobile volée. Le conducteur s'était tué au cours d'une expédition nocturne. On a arrêté ses complices, Chailloux (en photo) et Martin.

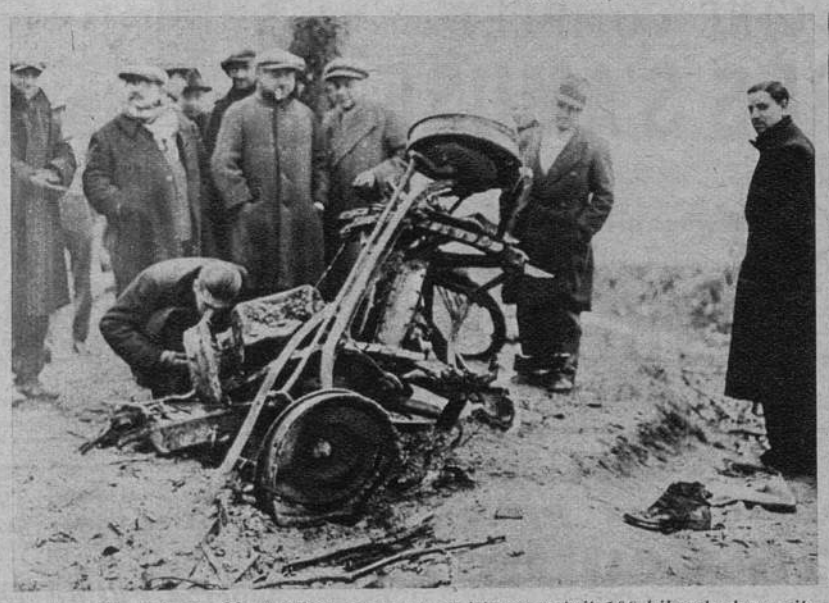
Dernièrement, le vieil Arménien Molsi Berzolian (à gauche) *avait été trouvé sauvagement assassiné à coups de hache à Issy-les-Moulineaux, dans son logement. Les soupçons de la police se portèrent sur Kerock Boronian* (à droite), *le neveu de Molsi Berzolian, qui a été arrêté à Laroche et qui a avoué le meurtre de son oncle.*

J.-P. Benning, de Kitzong (Moselle), accusé, de deux incendies, en perdit la raison. Aujourd'hui, guéri, il est revenu dans son village.

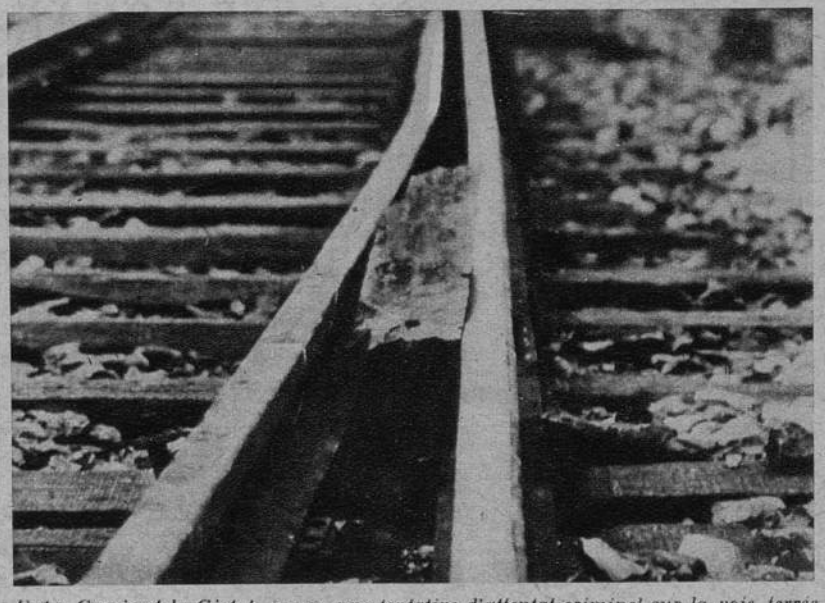


Dans la banlieue de Marseille, on a trouvé assassinée une enfant de quatorze ans, Louise Bonsiglio (à gauche), *fille de Mme Bonsiglio. Un chemineau a été arrêté. Tient-on en lui l'assassin ?... Voici* (à droite) *la maison, au vallon de Tuves, près de Saint-Antoine (douze kilomètres de Marseille), où l'on a trouvé assassinée la malheureuse Louise Bonsiglio, restée seule un court instant.* (W. W.)

L'agent de la paix Louis Richard, qui tua le restaurateur Delrie, a été condamné à trois ans de prison et 45 000 francs de dommages-intérêts. (R.)



Sur la route, près de Montpellier, une auto qui transportait 100 kilos de dynamite a sauté. Voici ce qu'il en reste. Le conducteur, affolé, s'était enfui. On l'a retrouvé à Alger presque amnésique. (Poupian.)



Entre Cassis et la Ciotat, encore une tentative d'attentat criminel sur la voie ferrée : des traverses avaient été placées entre les rails à un aiguillage, près d'un ravin creux de vingt mètres. (W. W.)

Lisez dans ce numéro : **LA VIE SCÉLÉRATE DE JACK DIAMOND, par Edward J. Doherty.**
DANS LE MONDE OU L'ON TRICHE, par Georges Mandy.